

LES ARTS

SOIXANTE ANS ET (PRESQUE)

CAHIER
B

DANSER AU
PRÉSENT
PAGE B 3

THÉÂTRE :
LES ZURBAINS
ADOS
PAGE B 7

DISQUE:
TOM WAITS
RÉCIDIVE
PAGE B 8

QUE SOMMES-
NOUS ?
PAGE B 10

CINÉMA
page B 4
MUSIQUE
page B 10

TOUTES SES DENTS

L'OFFICE NATIONAL DU FILM
FÊTE EN GRAND, TISSE DES
ALLIANCES ET MAINTIENT LE
CAP. MALGRÉ TOUT...

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

L'Office national du film (ONF) fête son 60^e anniversaire par une série d'événements qui concourent à faire mousser sa réputation: court métrage anniversaire, canal ONF sur les vols d'Air Canada, hommages dans plusieurs festivals à travers le monde, présence marquée à la télévision, expositions et projections gratuites.

Autant de célébrations destinées à faire oublier les années noires traversées récemment par l'ONF — 27 millions de compressions en cinq ans — et à raviver la fierté collective pour cette institution unique.

La grande fête lancée hier matin, «c'est l'occasion pour nous d'être plus présents dans l'esprit des Canadiens», a expliqué la commissaire de l'ONF, Sandra Macdonald.

«Le 60^e présente aussi l'occasion de dire à nos employés et à nos amis que les compressions sont finies, a-t-elle ajouté en entrevue. Nous avons commencé dans une nouvelle voie, un nouveau millénaire, dans un contexte — du moins, on le pense — de relative stabilité. C'est la fin d'une période très difficile, et pour cette raison, c'est l'occasion de célébrer.»

Il en a bavé, l'Office national du film, dans la décennie qui s'achève déjà, perdant plus de la moitié de son budget. De 82 millions de dollars en 1994-95, le budget de l'ONF allait tomber à 55 millions en 1998-99, avec le résultat que l'important centre de production du chemin de la Côte-de-Liesse aura été partiellement démantelé. L'ONF a mis la clef dans le studio et le laboratoire, éliminé des emplois, et s'est retiré du secteur de la production de longs métrages de fiction pour se replier sur le documentaire et l'animation.

VOIR PAGE D 2: TOUTES SES DENTS

LES ARTS

À QUÉBEC

Tour de Lune

Chacun sa vision de la Lune et le Musée de la civilisation en présente les différentes facettes. Enfin, presque toutes.

LUNES

Exposition présentée au Musée de la civilisation Jusqu'au 2 avril 2000.

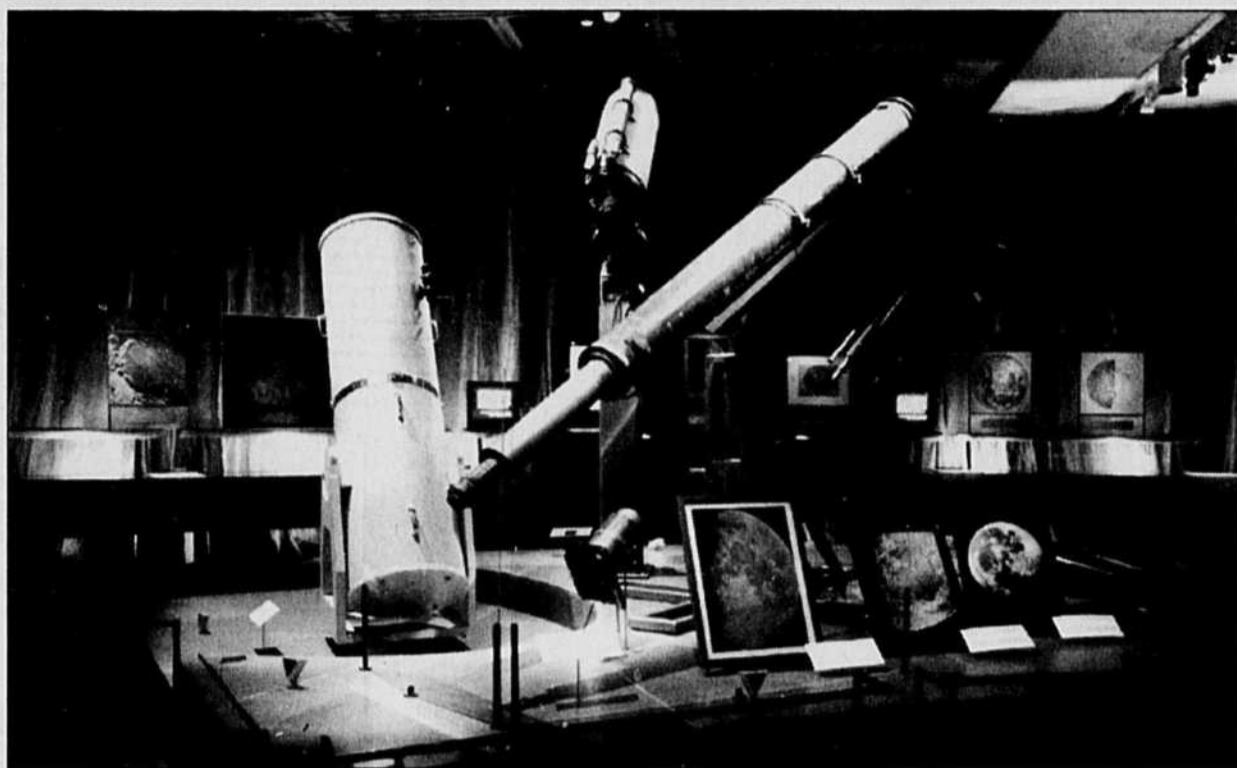
VINCENT DESAUTELES
CORRESPONDANT DU
DEVOIR À QUÉBEC

«L'exposition que nous inaugurons aujourd'hui s'intéresse à un endroit que nous connaissons tous très bien, blaguait le directeur du Musée de la civilisation, Roland Arpin. En effet, qui n'a jamais été dans la lune et n'a pas souhaité y retourner, étant jeune, dès que le professeur avait le dos tourné?»

L'allusion fait sourire, mais elle laisse aussi entendre toute l'influence qu'exerce sur l'homme le satellite terrestre. La Lune apparaît presque toutes les nuits, illuminant le ciel de sa blanche clarté, familière et rassurante au point que rien ne semble plus lugubre qu'une nuit sans lune. Elle a envahi l'imaginaire humain, de tous les temps et sous toutes les latitudes. Elle aura été tour à tour déesse, confidente, objet de convoitise; on l'associe aux marées, aux cycles menstruels, aux comportements sociaux ou encore à la sorcellerie. Des Grecs anciens jusqu'à Neil Armstrong en passant par Jules Verne, l'homme aura toujours rêvé de s'élever jusqu'à l'astre de la nuit, à la fois si lointin et si proche; mais il aura peu avoir foulé son sol, force est d'admettre qu'elle conserve encore et toujours son mystère.

Identités multiples

Voilà ce que le Musée de la civilisation s'est donné pour but d'explorer, de concert avec le Muséum d'histoire naturelle de Lyon, qui recevra à son tour l'exposition en l'an 2000. À tra-



Dans un environnement sobre et sous une lumière on ne peut plus lunaire, le musée rassemble les objets les plus divers, de l'échantillon de Régolite rapporté par Apollo 17 aux modèles réduits d'engins spatiaux.

vers quelque 250 artefacts, l'exposition se propose de faire un tour de la Lune et de fouiller ses multiples facettes, tant du point de vue de l'observation scientifique ou de la conquête spatiale que du côté de l'imaginaire et des croyances qu'on lui associe. Dans un environnement sobre, baigné d'une lumière on ne peut plus lunaire, le musée rassemble les objets les plus divers, de l'échantillon de Régolite rapporté par la mission Apollo 17 aux modèles réduits d'engins spatiaux,

pour évoquer la Lune par la bande, dans ce que l'humanité invente pour l'adorer, l'étudier ou la soumettre. De ce fait, la littérature prend évidemment une place importante dans l'exposition, comme la lune l'a de tout temps fait dans l'écrit: il s'agit encore du moyen de conquête le moins contraignant et le moins coûteux. Des extraits de textes, poèmes, contes ou romans accueillent le visiteur dans chaque section, évoquant en quelques phrases les incarnations qu'elle a pu

prendre, chez Roch Carrier, chez Cyrano de Bergerac ou chez Boris Vian. «Les poètes ont créé une lune métaphorique et les savants une lune algébrique. La lune réelle est entre les deux», écrivait à ce sujet Victor Hugo. Allez la trouver pourtant, cette lune réelle, quand elle a été rapportée sous tant d'identités.

Est-ce cette sphère grise, trouée comme un fromage, que les astronomes ont d'abord dessinée, puis photographiée et cartographiée? On pourrait le croire dans la section consacrée à la Lune observée. Dès l'entrée, le costume de théâtre du Galilée de Brecht accompagné d'une grande sphère armillaire permet de comprendre que, longtemps, le seul moyen de s'approcher de la Lune passait par le télescope. Grâce à lui, d'aucuns ont d'ailleurs cru apercevoir des mers, celles de la Tranquillité ou de la Sagesse, et même des Sélénites, les habitants de la Lune... Il y a dans ces objets exposés, comme le télescope installé sur une des tours Martello, un sentiment de vétusté qui donne de la Lune une image presque mythique, comme un culte ancien dont on exhiberait aujourd'hui les naïfs ex-voto.

La Lune est-elle davantage ce caillou poussiéreux pour lequel Russes et Américains ont rivalisé d'adresse? Elle apparaît alors comme une destination inaccessible, hostile et désertique, l'ultime conquête géographique sur laquelle l'homme a planté un drapeau, fût-il truqué pour déjouer l'absence d'atmosphère. Regardez simplement la réplique de la combinaison spatiale du commandant Armstrong ou le détail des fusées qui ont permis de couvrir la distance de la Terre à la Lune pour comprendre que rien n'est simple dans l'aventure lunaire. Les outils qu'utilisaient les astronautes — pelle, balai ou caméra — ont l'aspect étrange des objets qui appartiennent à un autre monde.

La Lune serait-elle davantage l'astre bienfaisant à qui l'on accorde des pouvoirs de toutes sortes? Du calendrier gaulois à la déesse Tchango, du zodiaque du temple d'Hator aux almanachs d'agriculteurs, la Lune garde des secrets insoupçonnés pour plusieurs. Il y en a pour tous, pour favoriser les moissons ou pour expliquer les crimes. Chacun a sa vision de la Lune et voilà peut-être la faiblesse de l'exposition: on s'attend à revoir la Lune telle qu'on l'a connue et elle n'y figure pas nécessairement. Certes, l'exposition du musée nous offre un tour bien chargé, nourri à des sources variées. Mais il reste que la Lune aura toujours une face cachée, que nous seuls avons la possibilité d'explorer, au feu rouge, devant l'écran ou en classe, lorsque le professeur a le dos tourné.

TOUTES SES DENTS

Le cœur à la fête...

SUITE DE LA PAGE B 1

L'ONF multimédia

Mais en 1997-98, l'ONF a bénéficié d'un budget légèrement supérieur se chiffrant à 59 millions de dollars. Mme Macdonald a bon espoir que le gouvernement fédéral maintienne un financement stable pour l'Office.

Au moment où l'ONF fête son 60^e anniversaire — le 2 mai précisément —, Sandra Macdonald est en réflexion en vue de doter l'ONF d'un nouveau plan d'action d'une durée de cinq ans. L'actuel plan d'action, intitulé ONF 2000, est en vigueur jusqu'en avril prochain.

L'exercice du plan permet à l'ONF d'effectuer un examen complet de l'ensemble de ses activités et de corriger le tir s'il y a lieu. Mais pour Mme Macdonald, il n'y a pas de doute, l'ONF est résolument sur la bonne voie et ne devrait pas subir de transformations majeures au cours des prochaines années.

Vers les années calmes

Pas de remous à l'horizon, mais l'ONF peut-il vraiment naviguer dans des eaux calmes? Encore en début d'année, l'Office a été «interpellé» par le comité consultatif sur le long métrage, qui suggérait dans un rapport remis à la ministre du Patrimoine que l'ONF dégage annuellement cinq millions de dollars à même son budget pour participer au financement des premiers longs métrages de fiction. Sheila Copps, désireuse de donner du muscle à l'industrie canadienne du long métrage, n'a toujours pas fait part de ses intentions. Et ils sont toujours nombreux, dans le secteur privé, à croire que l'ONF n'a tout simplement sa raison d'être et qu'il devrait se taire définitivement. Mme Macdonald rappelle cependant que «l'avenir de l'ONF a été remis en question depuis ses débuts. Les premières grandes discussions sur l'avenir de l'ONF se sont tenues après la Deuxième Guerre mondiale. Ces questionnements reviennent presque à toutes les décennies».

«Nous sommes maintenant une assez petite partie de l'industrie cinématographique et nous obtenons aussi une petite partie des crédits gouvernementaux», ajoute-t-elle. Il fut pourtant une époque où l'ONF était toute l'industrie cinématographique du pays et ses artisans inventaient littéralement un cinéma national — québécois ou canadien, c'est selon. L'ONF n'avait pas à tenir compte des demandes et des besoins de l'industrie privée du cinéma, parce que le privé n'existait tout simplement pas.

Entre 1939 — l'année de naissance de l'ONF — et la fin du siècle, beaucoup de kilomètres de pellicule ont été tournés, et l'ONF a dû se résoudre, à force de coupes, à assumer un rôle différent.

Selon Mme Macdonald, il est fort peu probable que l'ONF renoue au cours des prochaines années avec le long métrage de fiction. «Probablement que notre décision sera de rester dans le documentaire, l'animation et les projets interactifs», explique Mme Macdonald. Ce seront de bonnes niches pour nous dans les prochaines années.

En ce qui a trait au documentaire, l'Office poursuivra le double objectif de rejoindre un vaste public et de favoriser le cinéma d'expérimentation et la relève. Deux missions irréconciliables que l'ONF mènera sur deux fronts. Dans sa production annuelle, l'ONF prévoit de réaliser 12 documentaires (six en anglais et autant en français) de style «grand public», qui sauront plaire aux télédiffuseurs. En parallèle, l'ONF produira une quarantaine de documentaires éducatifs ou expérimentaux et continuera de favoriser l'émergence d'une relève, notamment par l'intermédiaire du projet Cinéastes en résidence.

«Ce que l'ONF veut faire, c'est susciter la discussion sur les sujets importants, tout en développant des cinéastes», résume Mme Macdonald.

L'ONF a profité des années difficiles pour numériser sa collection, une tâche dont s'est acquitté sans faillir le «bras» de la CinéRobothèque. L'institution compte à l'avenir accroître les expériences dans le multimédia. A titre d'exemple, les programmes anglais et français se sont donné la main pour produire un site Internet portant sur l'histoire du Canada, dont le lancement est prévu à l'automne. L'ONF est déjà présent dans la création via le Web avec *Le Prince et moi*, un document accessible sur Internet et conçu pour que les enfants de six à huit ans apprennent à lire. «Nous sentons que l'Internet, comme médium de distribution, est la voie de l'avenir», estime par ailleurs Mme Macdonald.

Dans cette optique, l'équipe de Pierre Ducharme, à la CinéRobothèque de la rue Saint-Denis, poursuit ses efforts pour rendre accessible une partie de la collection par Internet. Ce projet, appelé CinéRoute, sera lancé l'automne prochain et permettra aux cinéphiles d'avoir accès à 1000 titres de la collection d'un clic de souris dans le confort de la maison.

Mais ces jours-ci, Mme Macdonald a davantage le cœur à la fête. De passage à Montréal jeudi dernier, elle a dévoilé les activités prévues pour

le 60^e anniversaire de l'ONF. Une centaine de personnes entassées dans la salle de cinéma de la rue Saint-Denis ont pu voir 60, un court métrage réalisé par Charles Binamé. Le réalisateur d'*Eldorado* et du *Cœur au poing*, qui a fait ses premières armes à l'ONF, avait l'ingrate tâche de prendre 60 ans d'images pour en tirer un film de trois minutes. Ce court métrage, sorte d'hymne à l'ONF, sera diffusé dans les festivals, à la télé, dans certains cinémas Famous Players et sur le tout nouveau canal ONF d'Air Canada.

Le transporteur aérien s'est en effet associé à l'ONF pour offrir sur ses vols un canal consacré aux productions de l'organisme. Ce canal survole les 60 ans à travers des programmes dédiés à l'animation, au documentaire et à la fiction. Partout dans le monde, des festivals présenteront des rétrospectives et loueront l'ONF au cours de l'année. Mentionnons le Festival international de Karlovy Vary et la Biennale d'animation de Bratislava en République tchèque, la Cinéma-thèque Broadway à Hong-Kong, le Festival d'animation de Fantoche, en Suisse, Hot Docs! à Toronto, le Festival de la télévision de Banff et quelques autres.

La prestigieuse Academy of Motion Picture Arts and Science, celle qui attribue les Oscar, présentera cet automne à Los Angeles, à New York et à Washington une rétrospective des films d'animation de l'ONF ayant remporté un Oscar ou ayant été mis en nomination.

A ces initiatives s'ajoutent des émissions de télé, des expositions, des compilations-souvenirs sur vidéocassettes. Bref, l'Office s'affiche. Il a traversé les tempêtes, il a soixante ans. Et presque toutes ses dents.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Sandra Macdonald

les ballets DE MONTE-CARLO sous la présidence de S.A.R. La Princesse de Hanovre

6 7 8 mai 1999

Première à MONTRÉAL

Directeur-Chorégraphe Jean-Christophe Maillot

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
(514) 842-2112

présentés par Les Ballets Canadiens et Groupe Sun Life

Info-Arts Bell : (514) 790-ARTS Groupes : (514) 849-8681

Salle Wilfrid-Pelletier

Continental Express WORLD ARTS INC.

L'ÉQUIPE COUSTEAU ARRIVE EN VILLE! SOIRÉE BÉNÉFICE LE 7 MAI 1999

50 ans de vagues PAS UNE RIDE

Paris Match nous bouleverse avec ses images-chocs de la planète. Avec la même audace, chaque semaine, depuis 50 ans. Revivez *Les Années Match*: les événements qui ont marqué l'actualité, les arts, le sport et la mode. Pour les commenter: Jean-Paul Belmondo, Alain Delon, Claudia Schiffer, quatre Premiers ministres, Jeanne Moreau, Claudia Cardinale, Charles Aznavour, Roger Vadim, Sylvie Vartan, Patricia Kaas... Un voyage dans le temps guidé par Michel Drucker.

1949 1999

LES ANNÉES MATCH

50 ans

LES ANNÉES MATCH

CE SOIR 19 h 30

www.tv5.org

CE SOIR 19 h 30



CHANGEZ DE MONDE

Un parti pris délibéré pour le présent

À leur premier passage au Québec, les Ballets de Monte-Carlo présentent un répertoire assurément contemporain

À l'affiche de la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts les 6, 7 et 8 mai, les Forsythe, Sharp, Childs et Maillot donneront à voir une danse pure, folle et complexe, mais toujours exempte du poids de la tradition.

ANDRÉE MARTIN

N'est pas contemporain qui veut. Il faut bien plus que des velléités de fin de millénaire et des vœux pieux pour pouvoir s'affirmer comme contemporain dans sa manière d'être, son style et ses choix artistiques. Une pensée bien ancrée dans le présent, une lucidité devant la réalité de la tradition et les bases réelles d'une modernité, et une détermination à s'imposer comme tel demeurent des données essentielles à cette contemporanéité désirée par beaucoup de compagnies de ballet aujourd'hui.

Jean-Christophe Maillot, à la tête des Ballets de Monte-Carlo depuis 1993, a la trempe de ces personnages convaincus du besoin fondamental d'être de son temps et ce, même s'il est à la tête d'une compagnie de ballet dans une principauté comme Monaco — qu'on imagine aisément ployant sous le poids des conventions.

Mais les Ballets de Monte-Carlo, maintes fois morts (en 1929, au début de la Seconde Guerre mondiale et en 1950) et maintes fois ressuscités (en 1932, en 1942, puis en 1985), ont toujours été placés sous le signe de l'avant-garde. «*Contrairement à l'idée, un peu préconçue, qu'on se fait des Ballets de Monte-Carlo, précise Jean-Christophe Maillot, ça a toujours été une compagnie de création. C'est d'ailleurs ce qui en a fait sa réputation, dès ses débuts.*»

Vivre de création

Officiellement née une première fois sous l'égide du célèbre Diaghilev en 1926 (pour disparaître trois ans plus tard avec la mort de celui-ci) comme une sorte de suite naturelle des fameux Ballets russes, la compagnie accueille des noms prestigieux comme Léonide Massine, Bronislava Nijinska et George Balanchine. Durant cette période, les ballets *La Chatte*, *Apollon Musagète* et *Le Fils prodigue*, tous trois de Balanchine, sont créés. Mais la mauvaise fortune frappe la compagnie monégasque, dont le désir est de présenter des œuvres nouvelles, exemptes de la lourdeur pompeuse d'un classicisme récurrent. Malgré des collaborateurs de génie comme Dufy, Miro, Ravel et Manuel de Falla (pour ne nommer que ceux-ci), celle-ci a décidé de mal à résister à l'histoire.

C'est finalement en 1985, par la volonté de la princesse Caroline de Hanovre et à la mémoire de sa mère la princesse Grace de Monaco, que la compagnie renaît de ses cendres pour suivre les traces laissées par le passage marquant de Diaghilev. «*Personnellement, en tant que chorégraphe, s'il me semble important par moments de conserver une partie de la mémoire, ce que l'on fait d'ailleurs, il me semble surtout important d'être sensible à la danse d'aujourd'hui. La danse est avant tout un art qui vit à 80 % de création et de répertoire neuf — c'est vraiment un art qui est dans le présent — et il est essentiel qu'une compagnie symbolise l'actualité chorégraphique du monde.*»

De cette philosophie, Jean-Christophe Maillot fait une réalité chorégraphique pour les Ballets de Monte-Carlo, en y inscrivant des œuvres de Balanchine, certains des chefs-d'œuvre des Ballets russes, mais

aussi des pièces beaucoup plus actuelles, notamment de créateurs comme Karole Armitage, Nacho Duato, William Forsythe, Jiri Kylian, et même John Alleyne, l'actuel directeur artistique des Ballets British Columbia, installés à Vancouver.

Maillot tente de tracer des pistes différentes de celles retrouvées dans la plupart des grandes compagnies de ballet sur le globe actuellement

Cette liste impressionnante de noms, à laquelle on se doit d'ajouter celui de Jean-Christophe Maillot, lui-même créateur de renom en Europe et ex-directeur du Ballet de Tours pendant 10 ans, à qui on doit des œuvres comme *Bêtes noires*, *Thème et 4 Variations*, *Dov'è la Luna*, etc., n'est pas sans rappeler celle-là même de nos chers Grands Ballets canadiens. À la différence près que les Ballets de Monte-Carlo ne présentent jamais de grands classiques comme *Coppélia* et ne semblent plus en être à ménager la chèvre et le chou entre tradition et contemporanéité. «*N'ayant pas d'école sur laquelle s'appuyer, et comptant pratiquement 18 nationalités dans la compagnie, donc des cultures et des codes totalement différents entre les individus, le seul moyen de pouvoir générer une identité propre, c'est à la fois d'avoir mon travail chorégraphique et d'affirmer une direction assez précise dans le type de travail que l'on fait. Aujourd'hui, la compagnie s'impose en Europe par l'originalité et la précision de son répertoire.*»

De nouvelles pistes

Mais Maillot va plus loin. Il cherche, réfléchit, observe et tente de tracer des pistes différentes de celles retrouvées dans la plupart des grandes compagnies de ballet sur le globe actuellement. Il cherche quelque chose, une solution à cette dichotomie, encore trop profonde et visiblement inutile, entre le passé classique et l'actualité contemporaine, entre le populaire trop léger, et donc mièvre, et l'hermétisme de la création pure et dure.

«*Depuis le Roméo et Juliette que j'ai créé il y a deux ans, et le Cendrillon que je viens juste de terminer, il y a une réelle volonté d'essayer de renouveler une nouvelle forme de grands ballets de narration, avec une esthétique qui soit contemporaine. C'est mon objectif pour les cinq prochaines années. Nous voulons à la fois prendre des risques avec nos*

propres chorégraphes et aussi répondre à une problématique mondiale, c'est-à-dire trouver un public pour la danse. Il y a une grande demande pour le rapport le plus facile à la danse, qui est le rapport à la narration et aux grandes histoires. Mais est-ce que l'on a tout fait pour que cette réponse que l'on veut donner au public ne soit pas toujours complaisante? Est-ce qu'il n'y a pas de nouvelles pistes à explorer? Je pense qu'on est en train de donner une réponse à ce sujet.»

Poursuivant quelque part l'œuvre de Mats Ek, l'ex-directeur artistique du célèbre Cullbergbaletten de Suède, dont les ballets *Le Lac des Cygnes* et *Giselle* ont été présentés au Théâtre de la Ville à Paris, véritable temple de la danse contemporaine, Jean-Christophe Maillot a de belles et grandes idées, dont bien des directeurs artistiques auraient peut-être des leçons à tirer de cette pensée sur la danse, à l'aube de l'an 2000.

Avec un programme quadruple, le sublime *In The Middle... Somewhat Elevated* de William Forsythe, *Octet* de Twyla Tharp, *Concerto* de Lucinda Childs, et *Vers un pays sage*, une chorégraphie de son cru, créée en 1995 à la mémoire de son père, le peintre Jean Maillot, Jean-Christophe Maillot vient donc nous donner la mesure de ses idées. «*Ce programme est un espèce d'état des lieux des pistes possibles à explorer avec la*



Gaëtan Morlotti et Bernice Coppieters dans une chorégraphie de Jean-Christophe Maillot, *Vers un pays sage*.

technique classique aujourd'hui, avec quatre chorégraphes qui proposent des solutions à la mise en modernité de la technique classique. Pour moi, la danse classique d'aujourd'hui, c'est ça.» Il vient aussi, par la même occasion, nous présenter le savoir-faire des Ballets de Monte-Carlo, dont on ne cesse de dire le plus grand bien sur le continent européen. A nous d'en juger.



LE QUATUOR CLAUDEL

et leur invité le pianiste **JAMIE PARKER**

Lundi 3 mai à 20h

Au programme, des œuvres de K.-M. Murphy, S. Gubaidulina, D. Chostakovitch et E.V. Dohnanyi

Billets : 987-6919 Admission : 790-1245

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est

CONSEIL DES ARTS
CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

Projet Ruckert Intégral 11
Une aventure humaine et artistique troublante, surprenante

CONCEPTEUR ET CHORÉGRAPHE - Felix Ruckert, de Berlin (Allemagne) AVEC - Day Helesic, Catherine Jodoin, Emmanuel Jouthe, Benoît Lachambre, Jacques Moisan, Marika Rizzi, Pierre Rubio, Catherine Tardif, Luis Vergara et David Zurak

Du 5 au 8 et du 12 au 15 mai 1999
entre 20h et 24h. Achat des billets sur place seulement.

LAGORA DE LA DANSE
525-1500
845 RUE CHERNIER

en collaboration avec
L'AGORA DE LA DANSE
GOETHE INSTITUT MONTRÉAL
présentent

Le Suis (France), février 96

«Une étonnante invitation à se perdre dans le labyrinthe de l'intimité, face à l'autre, mais à la recherche de soi-même...»

VOIR, VIVRE ET DÉCOUVRIR LA DANSE

1^{ER} MAI ET 2 MAI 1999
Organisée par le Regroupement québécois de la danse

Journée internationale de LA DANSE

ACTIVITÉS GRATUITES

Samedi 1^{er} mai
PORTES OUVERTES
Studios des Grands Ballets Canadiens
4816, rue Rivard
Répétition publique et visite
- 10 h 30 à 16 h

Dimanche 2 mai
PORTES OUVERTES
Danse-Cité
Studio de l'Agora de la danse
840, rue Cherrier
Répétition publique
Chorégraphie de Felix Ruckert
- 11 h à 12 h

SPECTACLE
Écomusée du fier monde
2050, rue Amherst
16 extraits de chorégraphies
Plusieurs artistes sur scène
- 13 h à 16 h 30

PARADE URBAINE
Départ de l'Agora de la danse
840, rue Cherrier
- 13 h 00 à 14 h 00

LE BAL DINGUE
Lion d'Or
1676, rue Ontario Est
Qui mène le bal?
Création chorégraphique
par le public
Cabaret
Party de clôture pour tous
- Des 20 h

Studio 303
372, rue Sainte-Catherine
Ouest, 3^e /jam de danse-contact
- 12 h à 14 h 30
Projection de films et de vidéos
- 15 h à 17 h

Circuit-Est
1881, rue Saint-André
Répétition publique
Chorégraphie de Sylvain Erard
- 14 h à 16 h

Studio Danse Nyata Nyata
4374, boul. Saint-Laurent, 3^e
Ateliers de danse africaine
contemporaine
- 13 h 30 à 16 h 30

Info ArtsBell
514-790-ARTS
1-800-203-ARTS
www.infoarts.net

Regroupement québécois de la danse
Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications
VILLE DE MONTRÉAL
LE DEVOIR
VILLE DE MONTRÉAL
PATRIMOINE CANADIEN
LAGORA DE LA DANSE
LION D'OR
LE DEVOIR

LES ARTS CINÉMA

Plaisirs du court

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

On n'a pas si souvent l'occasion de tomber sur des bouquets de courts métrages québécois et de se les offrir en rafale. Médium d'expérimentation, terrain d'essai, c'est le court qui révèle souvent des talents, un regard, une griffe de demain. Du 2 au 7 mai, FunFilm Distribution présente au cinéma de l'ONF un florilège, sept petits films de valeur forcément inégale, qui offrent une sorte de panorama de la production actuelle, parfois estudiantine. Premières armes donc.

Trois de ces courts métrages furent réalisés par des étudiants de l'Institut national de l'image et du son (INIS): L'Echo d'un dernier matin de Lyne Legault, L'Invitation de Johanne Seymour et Passages de Stéphane Hogue. Et force est de constater, la facture de ces films apparaît plutôt académique. A croire que ces étudiants ont appris à placer une caméra, à construire un récit mais guère souvent à adopter un point de vue très personnel. Encore que Passages de Stéphane Hogue, sur fond d'appartement qui passe d'une main féminine à une autre, avec son espace presque blanc vidé de ses meubles, ses rares dialogues et ses angoisses qui planent, soit porté par une vraie dimension de mystère. L'Echo d'un dernier matin de Lyne Legault aborde de son côté un thème sombre, un homme jeune et heureux qui revient à vélo de son travail et voit un homme qui s'apprête à se suicider en sautant d'un pont. Il le sauve, puis l'écoute, puis l'abandonne à son destin. C'est bien joué mais la morale qui émerge de tout ça paraît assez convenue. Certains types de criminels ne méritent



The Sickroom, de Serge Marcotte, a été réalisé dans un cadre scolaire à l'université Concordia sur un non-sujet adapté de Kafka avec psychiatre et patient.

pas de vivre. Oui, mais ça paraît un peu court...

L'Invitation de Johanne Seymour est plus classique encore. Un jeune homme (David Lahaye) est invité à pendre la crémaillère chez une voisine. Sexe, drogue et rock and roll. L'hôtesse sera plus tard assassinée, et le voilà accusé. Mais ça tourne en

queue de poisson, sur des images bien sages, bien nettes, en mal de vraie défonce.

Prélude de Marie-Hélène Panisset ne pêche pas par excès d'originalité non plus. Cette histoire de copines déçues par leurs dernières relations amoureuses qui espèrent un moment pouvoir se convertir aux relations saphiques possède un côté salade de saison sur un air connu.

Même refrain déjà entonné du côté de Tortue-re-re de Frédéric Lapiere. Est mis en scène un homme qui retrouve son ex après six ans d'absence et tombe sur le fils qu'il n'a jamais connu, petit garçon qui ignore à qui il a affaire. Malentendus, rendez-vous ratés, le film culmine sur une fin ouverte qui rate un peu son punch. Les comédiens de Tortue-re-re n'ont pas toujours le ton juste, qui plus est.

Entendons-nous, ces courts métrages ne sont pas inintéressants et respectent tous les règles du genre. C'est juste qu'ils ne cassent guère la baraque du renouveau.

A deux exceptions près: The Sickroom de Serge Marcotte, réalisé dans un cadre scolaire à l'université

Concordia sur un non-sujet adapté de Kafka avec psychiatre et patient. Mais ce sont les jeux d'ombres, les hardiesses de style, les techniques d'animation au service d'un récit fragmenté, décomposé qui fascinent. Le film a d'ailleurs été primé un peu partout à juste titre.

Perle du lot: Le Beau Jacques de Stéphane Thibault, un documentaire qui pourrait s'intituler «Portrait d'une aliénation», où la réalité dépasse de cent coudées la fiction. Le film a été tourné chez les vieilles tantes du réalisateur lors du Grand Prix de Formule 1 de 1997. Fans inconditionnelles de Jacques Villeneuve, pendues au téléviseur dans leur logement minable, celles-ci s'identifient de façon pathétique à leur héros. Fumant cigarettes sur cigarettes, buvant du mauvais café, affalées dans leurs fauteuils, il faut voir la plus jeune et la plus expansive s'exclamer: «Le sport, c'est la santé» pour saisir l'ironie de la situation. La caméra habile va chercher les détails absurdes et nous offre une petite satire mordante d'une drôlerie et d'une tristesse combinées proprement irrésistible.

Voyage en (Petite) Italie

BOY MEETS GIRL

Réalisation: Jerry Ciccoritti. Scénario: Timothy Lee, Douglas Bagot. Avec Sean Astin, Emily Hampshire, Kate Nelligan, Joe Mantegna, Kevin McDonald. Image: David Perrault. Montage: James Bredin. Musique: John McCarthy. Canada, 1999, 99 minutes. Cinéma Impérial.

ANDRÉ LAVOIE

Chaque peuple traîne derrière lui tout un lot de clichés qui, dans l'esprit populaire, tiennent souvent lieu de vérités absolues pour éclairer des réalités autrement plus complexes. Par exemple, les Italiens, dès qu'ils ouvrent la bouche, ne parlent que la langue de l'amour alors que les Américains ne connaissent que l'anglais, et ils semblent en être fiers. De plus, les premiers seraient d'incorrigibles machos tandis que les seconds auraient tous lu le rapport Hite. Dans Boy Meets Girl, le réalisateur canadien Jerry Ciccoritti ne craint pas de s'approprier tous ces lieux communs, de jouer la carte du romantisme rose bonbon et de nous conforter davantage dans nos illusions sur l'amour à l'italienne en terre nord-américaine.

La Petite Italie d'une grande ville devient ici le théâtre de nombreux désordres amoureux, orchestrés par un curieux deus ex machina, le flamboyant Il Magnifico (Joe Mantegna), qui, tout en s'envoyant en l'air avec la pulpeuse Mrs. Jones (Kate Nelligan), lui écrit de langoureux poèmes. Un de ses petits «chefs-d'œuvre», écrit en italien sur du papier peint de trop mauvaise qualité pour rester en place, fait quelques tours dans les airs pour se déposer sur les vêtements de son voisin, Mike (Sean Astin), un scribouillard de dialogues pour photographes. Découvrant ce texte qu'il ne peut déchiffrer, il le laisse traîner sur la table d'un café: Angelina (Emily Hampshire), une jeune et jolie serveuse italienne secrètement amoureuse de lui et pas très habile avec la maîtrise de l'anglais, croit qu'il l'a écrit pour elle. Lui, un brin cynique et désabusé, a fait une croix sur l'amour et rêve de faire le tour du monde tandis qu'elle vit peut-être ses dernières journées de liberté en Amérique, avant l'arrivée de son fiancé qui souhaite la ramener en Italie. Avant de réussir à dénouer tous les fils et éclaircir tous les malentendus, il faudra que Mike et Angelina s'arment de patience... et d'un bon dictionnaire.

Dans des décors et des costumes résolument sixties, bien que le tout se déroule à notre époque, Boy Meets Girl se présente comme une vision nostalgique d'une période et d'un cinéma où la complexité des rencontres n'avait d'égal que leur aboutissement hautement prévisible, la plupart du temps devant Dieu et les hommes. Les références aux screwball comedies pullulent (on se demande parfois quand Doris Day fera une apparition éclair...), tout comme celles à Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand (la belle naïve qui prête trop de talent et d'inspiration à un homme bien intentionné mais pas très romantique et encore moins poète). Tout ceci n'en fait pas un mauvais divertissement, mais Jerry Ciccoritti semble embourbé au milieu de tous ces clins d'œil et hommages plus ou moins déguisés. Boy Meets Girl devient une sorte de film à numéros où il faut déterminer les couleurs appartenant à Billy Wilder (pour les chassés-croisés amoureux invraisemblables) ou Federico Fellini (pour le caractère exubérant et jubilatoire de certaines scènes d'amour et le jeu outrancier de Mantegna et Nelligan). On a même droit à un clin d'œil à All About Eve: c'est vous dire à quel point les citations abondent. Au bout du compte, il ne semble y manquer que sa propre voix, sa véritable signature.

En 1993, Ciccoritti avait dépeint les tourments du cœur dans un film très sulfureux, Paris, France, où l'amour à trois, la bisexualité et le sadomasochisme faisaient bon ménage, si l'on peut dire. Entre deux projets personnels, il a réalisé bien des séries télévisées (E.N.G., The Hidden Room, Due South, North of 60) et, visiblement, les impératifs du petit écran ont eu quelque influence sur Boy Meets Girl, à commencer par toutes ces petites extravagances neutrales par une réalisation trop sage pour aller plus loin que les maîtres dont il se réclame. De plus, si Joe Mantegna et Kate Nelligan sont drôles à voir, ils ne semblent pas jouer dans le même film que Sean Astin et Emily Hampshire, deux jeunes acteurs consciencieux, éprouvés une technique jamais bien loin de celle que l'on exigerait d'eux dans un quelconque téléfilm. Rock Hudson et Doris Day reconnaîtraient à peine en eux leurs dignes successeurs, mais qui s'en plaindra...

TONIC FILM Une scène de Boy Meets Girl avec Emily Hampshire et Sean Astin.

Une scène de Boy Meets Girl avec Emily Hampshire et Sean Astin.

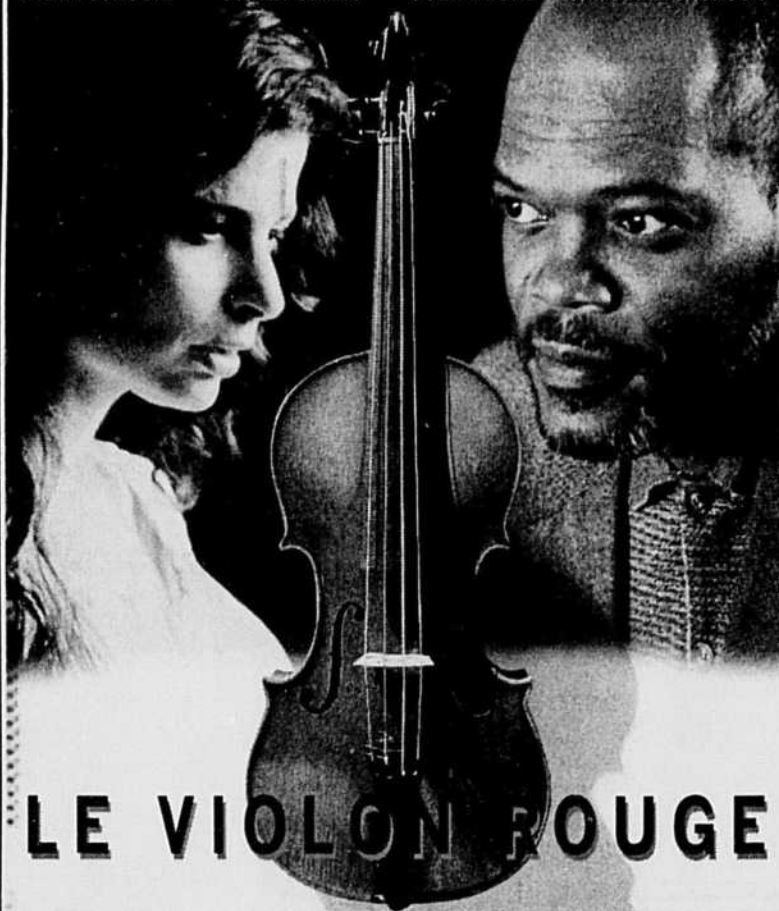


TONIC FILM Une scène de Boy Meets Girl avec Emily Hampshire et Sean Astin.

PROCLAMÉ MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!

Récipiendaire de 8 PRIX GÉNIE et de 9 PRIX JUTRA

GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON



Un film de François Girard

Logos for various film festivals and distributors like SRC.

À L'AFFICHE!

MAINTENANT À L'AFFICHE AU FAMOUS PLAYERS PARISIEN CINÉMA JOLIETTE GALERIES ST-HYACINTHE CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE SON DIGITAL

SANDRINE BONNAIRE FRANÇOISE FABIAN LAURE MARSAC JERZY RADZIWILOWICZ

secret défense



mise en scène JACQUES RIVETTE

« Cela fait longtemps que Rivette n'était parvenu à mêler aussi brillamment abandon et précision. » - Pierre Murat, Télérama

« Un exercice ambitieux et plein d'humour. » - Martin Bilodeau, Le Devoir

« Un film d'une beauté inclassable. » - Luc Perrault, La Presse

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ tous les jours: 1:30 - 5:00 - 8:30

Advertisement for the movie 'Alegria' (Version française). It features a large image of a woman and a man. Text includes 'UN FILM DE FRANCO DRAGONE', 'A L'AFFICHE!' with a list of theaters, and 'LE BOX-OFFICE DU CINÉMA QUARTIER LATIN N°1 EN AMÉRIQUE DU NORD! LE FILM QUI A DÉTRÔNÉ LA MATRICE'.

Advertisement for 'Cahier spécial Musées & été culturel'. It features a stylized face graphic and the text 'Publié le samedi 15 mai 1999' and 'LE DEVOIR'.

LES ARTS
CINÉMA

Géographie rohmérienne

La Cinémathèque québécoise présente un cycle consacré à Eric Rohmer

MARTIN BILODEAU

La rétrospective a beau ne pas prétendre à l'exhaustivité, il reste que les films les plus importants d'Eric Rohmer sont là, et que plusieurs se répètent, comme *Ma nuit chez Maud* et *Les Nuits de la pleine lune*, ou encore *Pauline à la plage* et *Conte d'été*. Ce ne sont là que quelques-uns des brillants repères de la géographie Rohmer qui, dès demain, et jusqu'au samedi 8 mai, se révélera, un pan à la fois, à la Cinémathèque québécoise.

La rétrospective comporte douze longs métrages (d'une œuvre qui en compte 20 depuis la sortie récente du *Conte d'automne*), les deux premiers opus des Contes moraux (les courts métrages *La Boulangère de Monceau* et *La Carrière de Suzanne*), ainsi qu'une œuvre rare tournée pour la télévision (*Jeux de société*, jamais revue ici depuis son passage au Festival du nouveau cinéma en 1989). De quoi ravir les fans et en recruter de nouveaux, d'autant plus que le cinéma de Rohmer, aujourd'hui âgé de 79 ans, caresse désormais un auditoire conquis, qui semble le satisfaire. Les plus récents films, notamment les Contes des quatre saisons, dont le cinéaste vient de clore le cycle, n'ont pas obtenu de succès public susceptible de gagner un auditoire plus large qui s'accrocherait à sa vague encore nouvelle, comme l'ont autrefois permis les Contes moraux (dont *Le Génou de Claire*, absent, hélas, de la rétrospective) et les Comédies et proverbes (*Le Beau Mariage*, *Pauline à la plage*, etc.). D'où l'importance de cette rétrospective, qui donne une perspective à une œuvre intransigeante et personnelle, rigoureuse et artisanale, calculée et pleine d'esprit, dont la somme constitue une des analyses les plus drôles et les plus lucides du XX^e siècle sur l'homme et son milieu.

En effet, outre son adaptation du roman de von Kleist (*La Marquise d'O*) et sa lecture personnelle sur la quête du Graal (*Perceval le Gallois*, avec un Fabrice Luchini encore vert dans le rôle du jeune idéaliste), le cinéma d'Eric Rohmer jette l'ancre ici et maintenant. Les marivaudages qui sont souvent le moteur de ses films, les conversations, monologues et débats qui les meublent jusqu'à les transformer complètement, sont les artifices par lesquels le cinéaste interroge les contradictions des hommes et des femmes, leurs humeurs, leurs inconstances, leurs hypocrisies et leurs peurs. Avec un regard qui ne juge pas mais observe, une caméra mobile qui ne précède jamais l'action mais semble s'en surprendre constamment.

Ainsi, le plaisir de revoir *La Collectionneuse* ou *Le Rayon vert* est celui que procure un sentiment paradoxal de familiarité et de distance, une impression de voir sans être vu, qui est l'artifice principal du cinéma et qui, chez Rohmer, prend une dimension hautement spirituelle. Ainsi, s'attacher au cinéma d'Eric Rohmer, c'est accepter d'en dépendre un peu, de retrouver ponctuellement le plaisir d'être étonné sans être totalement dépaycé.

ÉRIC ROHMER,
L'ALCHIMISTE DU VERBE
Cinémathèque québécoise
Du 2 au 8 mai
Information: (514) 842-9763



ARCHIVES LE DEVOIR
Une scène du film *Pauline à la plage* d'Eric Rohmer

Miou Miou
Carmen Maura
elles
la vie sexuelle et amoureuse de cinq femmes
Marisa Berenson
Guesch Patti
et Marthe Keller
N. FILMS AMÉRIQUE
A L'AFFICHE!
Tous les jours:
1:00 - 3:05 - 5:10 - 7:20 - 9:30

Frileuse fourmilière

LES CASABLANCAIS

Écrit et réalisé par Abdelkader Lagtaâ. Avec Abdelaziz Saâdallah, Khadija Assad, Karina Aktouf, Mohamed Lagtaâ. Image: Michel La Veaux. Montage: Marine Deleu. Musique: Robert Marcel Lepage. Maroc-France-Canada, 1998, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le cinéma maghrébin possède une candeur qu'on qualifie souvent de touchante, notamment à travers des œuvres vives et inspirées telles *Hal-faouine*, *l'enfant des terrasses*, du Tunisien Férid Boughedir. Parfois, cette candeur prend un visage plus fragile, laissant paraître de grands pans de maladroites. C'est ce qu'on ressent au visionnement des *Casablancais*, un film réalisé au Maroc par Abdelkader Lagtaâ (*Un amour à Casablanca*, *La Porte close*), par ailleurs coproduit par la France et le Canada grâce à un programme parrainé par l'organisme Vues d'Afrique, qui l'a présenté en première à son festival la semaine dernière, tout juste avant qu'il prenne l'affiche du Parisien.

C'est un monde de l'arbitraire que nous décrit Abdelkader Lagtaâ. Tout dans *Les Casablancais* — et sans aucun doute dans la société marocaine —, semble soumis à des autorités que nul ne conteste et auxquelles nul ne peut non plus s'appuyer. Une convocation au poste de police peut (ou non) être synonyme d'intimidation, voire d'emprisonnement sans procès; une demande de passeport peut être refusée;



Karina Aktouf et Abdelaziz Saâdallah dans *Les Casablancais*

se sans que la raison d'État soit invoquée; dans la sécurité de sa classe et de la cour de son école, un enfant peut subir les intimidations d'intégristes déterminés à faire de lui un élément de l'armée de demain. Partant de ces trois faits, *Les Casablancais* raconte trois histoires qui se croisent et se font écho: celle, d'abord, d'un libraire convoqué au commissariat sans en connaître la raison, qui discute avec son épouse des mesures à prendre; celle, ensuite, d'une institutrice émancipée, pourchassée par un fonctionnaire de l'État qui, chargé de délivrer son

passport, se prend au piège de l'admirer, puis se convainc de lui en faire payer la faute; celle, enfin, d'un écolier sans histoire qu'un camarade attire dans les filets de son instituteur, un intégriste qui le coupe de l'ascendant affectif qu'ont sur lui ses parents athées.

Que dire de cette tragédie à tonalités variables, sinon que son message politique est disproportionné par rapport à ses ambitions artistiques? Qu'une oreille est assiégée par son discours scandé sur une société marocaine qui conjugue plutôt mal son passé et son présent, et que l'autre se tend

d'elle-même pour trouver dans ce film, somme toute artisanal et convenablement emballé, quelque élément artistique qui élèverait le propos, le plongerait dans l'océan du doute, nous mettrait en danger avec lui?

Les Casablancais soulève pourtant des questions fort pertinentes qui remettent en cause la géographie morale qui, dans cette ville — en rien semblable à celle du film de Michael Curtiz — divise la vie privée et le devoir public. A travers l'expérience du fonctionnaire sur la piste de l'institutrice, Abdelkader Lagtaâ ratisse avec une certaine élégance la zone floue qui sépare le devoir du voyeurisme, l'information du commérage, l'indépendance des femmes et l'outrage des traditions.

Aussi faut-il un certain courage pour remettre en cause les rapports des citoyens à l'autorité dans le contexte sociopolitique d'un pays — voisin de l'Algérie, rappelons-le — où les intégristes (re)commencent à s'agiter et où la peur n'a jamais totalement quitté les lieux. Lagtaâ a certes le courage de ses opinions et éprouve de toute évidence le besoin de projeter dans l'avenir ses rêves d'harmonie. Hélas, il n'a pas su intégrer ses idéaux à la machine à réflexion que constitue toute œuvre artistique. Ainsi, les intentions de ses personnages demeureront floues, d'autant plus que leur ronde dans la fourmilière casablancaise paraît sans but, ni bien accrochée aux fils de la chronique, ni arrimée à quelque rampe dramaturgique. On en ressort quelque peu dérouter, avec l'impression que tout ça aurait dû nous concerner, nous interpeller.

Descente aux enfers

ANOTHER DAY IN PARADISE

Réalisation: Larry Clark. Scénario: Christopher Landon et Stephen Chin d'après le roman de Eddie Little. Avec James Woods, Melanie Griffith, Vincent Kartheiser, Natasha Gregson Wagner. Images: Eric Edwards.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Larry Clark s'était fait remarquer avec un premier long métrage fort controversé. *Kids* se voulait un regard critique sur une certaine jeunesse new-yorkaise désœuvrée n'ayant rien d'autre à faire que baiser et s'éclater. Ce film-pudding qui voulait tout embrasser s'enroulait sur lui-même sans convaincre.

Une chose est certaine: il a de la suite dans les idées, Larry Clark. *Another Day in Paradise* reprend le même thème d'une jeunesse en déroute, un cran plus haut, un ton plus noir, en adaptant le roman d'Eddie Little qui plonge tête baissée dans la criminalité juvénile, un univers que le cinéaste connaît de l'intérieur et auquel il insufflé une urgence. Du moins, cette fois, apporte-t-il une action plus concentrée sur un angle aigu mieux arriéré à sa cible.

La cible en question: un jeune garçon, Bobby (Vincent Kartheiser), aux prises avec la drogue, l'argent facile, le vol, la violence aussi aux côtés de sa petite amie Rosie (Natasha Gregson Wagner). Après un braquage qui dégénère en meurtre du gardien, voici Bobby rescapé par Mel, un homme plus âgé (James Woods) qui entend lui servir de mentor dans le merveilleux monde du trafic d'héroïne et du crime toutes catégories. Mel entraîne sa copine Sidney (Melanie Griffith). Et voilà les deux couples partis en cavale sur les routes.

Bonne *dope*, grands hôtels, argent, soirées au champagne. Que demander de mieux? On l'aura néanmoins compris: le film constitue une descente aux enfers: trahisons, blessures physiques, meurtres, avec la poudre blanche aussi qui fait son chemin dans

les veines de tous. La Rosie enceinte du début n'est bientôt plus qu'une toxicomane finie et le bon Mel si sympathique et compréhensif se révèle un être sans remords qui tue tout ce qui se trouve sur son chemin.

Le film à petit budget, tourné nerveusement, en plans serrés, tranche avec les productions commerciales du genre puisqu'il délaisse l'action pour l'action au profit du profil des personnages. Le milieu du crime est vu de l'intérieur, à travers le regard du jeune garçon pour qui Mel constitue une figure parentale. C'est cette ambivalence entre fragilité et crime qui constitue le point d'appui du film et la famille reconstituée, sa structure. Larry Clark ne juge pas ses héros. Il les emmène jusqu'à leur point de non-retour. Bien sûr, le thème est archaïque et il n'est pas dit qu'*Another Day in Paradise* apporte un point de vue essentiel à la chute des repères moraux.

L'habileté de Clark fut d'avoir créé des personnages dotés d'une vraie psychologie, trois d'entre eux, du moins. Sans briller dans la nuit par son talent, Vincent Kartheiser dans la peau de Bobby possède ce mélange d'enfance et de dureté qui apporte une vulnérabilité et une vérité au personnage. James Woods compose un Mel plein de force, de charme et de cruauté et l'acteur parvient à occuper, entre humour et hystérie, tout le champ de ses contradictions. Quant à Melanie Griffith, elle habite avec densité une figure trouble où la force perçue le masque de la superficialité. Maternelle et puissante, c'est Sidney qui prend les rênes des opérations quand tout dérape. Natasha Gregson Wagner n'imposera jamais de son côté son propre rôle. Minette insignifiante elle demeurera de bout en bout, avec ou sans aiguille fichée en plein bras.

Il manque tout de même une flamme, un point de vue percutant à ce film-là, malgré sa souplesse de traitement. Comme dans *Kids*, Clark a de la difficulté à garder un recul par rapport à son sujet. Par ailleurs, la musique, des airs de blues rock, entretient inutilement l'action en lui faisant perdre beaucoup de sa finesse.



James Woods et Melanie Griffith dans *Another Day in Paradise*

« ...UNE REMARQUABLE ÉVOCATION DES PASSIONS DE L'ÂGE MÛR. »
- Luc Perreault, LA PRESSE

« ...QUATRE INTERPRÈTES AU DIAPASON COMPLÈTENT CETTE PETITE RÉUSSITE, ...RACONTER, AVEC SAVOIR-FAIRE L'HISTOIRE D'UNE PASSION DÉVASTATRICE. »
- André Lavoie LE DEVOIR

« ...À COUPS D'ÉMOTIONS, DE SÉDUCTIONS, DE PASSIONS ET À FLEUR DE PEAU. »
- Paul Villeneuve, JOURNAL DE MONTRÉAL

Alain Goldman
PRÉSENTE

Gérard Lanvin
Carole Bouquet
Virginie Ledoyen
Guillaume Canet

EN PLEIN CŒUR
UN FILM DE Pierre Jolivet
SCÉNARIO DE Roselyne Bosch
D'APRÈS LE ROMAN DE Georges Simenon "En cas de malheur"
(Editions Presses de la cité)
IMAGES Pascal Ricot SON Pierre Excoffier et William Fageolet MONTAGE Yves Deschamps
DECORS Thierry Fiamand COSTUMES Valérie Pazzo Di Borgo DIRECTEUR DE PRODUCTION François Hané
MUSIQUE ORIGINALE de Serge Perathoner et Janick Top
UNE COPRODUCTION Legendre Entreprises, France 2 Cinéma
AVEC LA PARTICIPATION de CANAL + et DES SOFICAS Sofizygen 2 et Cinagaz
CITE ROCK OPPOSITE
SON DIGITAL
Déconseillé aux jeunes enfants
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN
Consultez les guides-horaires des cinémas
FAMOUS PLAYERS
CENTRE LAVAL
FAMOUS PLAYERS & GREENFIELD PARK

CINÉMA ST-LÉONARD
9480 LACORDAIRE 324-9227
ED T.V. (V.F.) (G)
8MM (V.F.) (18)
IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN (13)
ELLE A TOUT POUR ELLE (G) 4 autres!
www.cinema.ca
CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA
RELÂCHE MÉR., JEU, Grandes-Pratées

« Séduisant, un pur délice. C'est tout à fait formidable! »
Valérie Letarte, C'est mieux le matin.
LES CASABLANCAIS
Un film de Abdelkader Lagtaâ
Participation financière TÉLÉFILM CANADA, SODEC (SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES - QUÉBEC) GOUVERNEMENTS DU QUÉBEC ET DU CANADA (PROGRAMME DE CRÉDITS D'IMPÔTS) PROGRAMME D'INCITATION À LA COPRODUCTION NORD-SUD © CENTRE CINÉMATOGRAPHIQUE MAROCAIN CANAL + HORIZONS I MINISTÈRE FRANÇAIS DE LA CULTURE, MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES (FRANCE), MINISTÈRE FRANCO-CANADIEN, PROCIPER
Distribution au Canada REMSTAR DISTRIBUTION Distribution Internationale P.O.N. FILMS
Une reproduction LES FILMS DE L'ÉLÉ (Canada) ARCADIA FILMS (France) ÉCRANS DU MAROC (Maroc)
v. o. sous-titres français
Tous les jours:
1:10 - 3:10 - 5:10
7:40 - 9:40
À l'affiche!
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN
REMSTAR

Une grande voiture.



Un petit prix.
379 \$
PAR MOIS*

LOCATION 36 MOIS
PASSAT GLS 99

TRANSPORT ET PRÉPARATION INCLUS
* L'offre s'applique à une Passat GLS 1999, 5 vitesses, neuve. Photo à titre indicatif seulement. Versement initial de 2-875 \$ ou échange équivalent. Dépôt de garantie de 430 \$ requis à la transaction. Immatriculation, assurances et taxes en sus. Frais de 0,10 \$ du km additionnel après 60 000 km. Sujet à l'approbation de crédit de Crédit VW Canada, Inc. Offre valide pour un temps limité. L'offre ne s'applique qu'aux particuliers et non pour un usage personnel et non commercial. Les stocks peuvent varier d'un concessionnaire à l'autre. Chez les concessionnaires participants.

Êtes-vous fait pour Volkswagen? VW

1 888 ROUTE VW ou VW.COM



LES CONCESSIONNAIRES VOLKSWAGEN

LES ARTS

VITRINE DE LA VIDÉO

La route des Indes

MARTIN BILODEAU

Le cinéma indien est très peu exporté, bien qu'il soit le plus productif du monde, avec en moyenne 900 titres par année. Et pour cause: la télévision est absente de plus de la moitié des foyers indiens; les salles de cinéma deviennent

ainsi une véritable fenêtre à feuilletons, comiques ou mélodramatiques, relayés chaque semaine par de nouveaux feuilletons. Comme dans la plupart des cinématographies asiatiques, ou le même phénomène se reproduit à plus petite échelle, un cinéma d'auteur, un cinéma de la marge, existe, même si sa subsistance est davantage assurée par son rayonnement à l'étranger. C'est cette route, celle du cinéma engagé socialement et poétisé dans la forme, que nous ouvre la Boîte Noire en nous proposant, sous la bannière «Modern Indian Classics», une série de huit longs métrages réalisés entre 1984 et 1994, offerts dans leur version originale avec sous-titres anglais.

semble de sa carrière. Un de ses derniers grands films, réalisé en 1984, s'intitule *The Home and the World* et raconte l'éveil à la conscience et à la passion d'une jeune épouse d'intellectuel (joué par Victor Banerjee) séduite par un leader politique, ami de son mari, qui entend réconcilier les musulmans et les hindous, divisés en raison des politiques colonialistes des Anglais qui craignent que la population fasse front commun contre elle. Un film intelligent et fort, qui mélange subtilement les questions d'individus et de peuple, et avance imperturbablement vers une conclusion où les deux destins parallèles rencontreront le même drame.

cestraux pour cautionner leurs existences de pachas.

La collection «Modern Indian Classics» propose également *In the Days of the Raj*, de Massey Sahib; *Miss Beatty's Children*, de Pamela Rooks; *Shelter of the Wings*, de Buddhadeb Dasgupta; *Spices*, de Ketan Mehta; *The Absolution*, de K. Bikram Singh; *Widow Immolation*, de Aparna Sen.



THE HOME AND THE WORLD

LEAVES AND THORNS

De tous les cinéastes indiens, Satyajit Ray (1921-1992) est sans contredit le plus connu, celui par qui le cinéma indien contemporain a le plus rayonné, allant même jusqu'à attirer l'attention d'Hollywood, qui a décerné à Ray, alors sur son lit de mort, un Oscar pour l'en-

Dans un contexte rural cette fois, mais contemporain, K. P. Sasi s'intéresse lui aussi au destin de la femme indienne, qu'il résume dans *Leaves and Thorns* à l'expérience malheureuse de quatre jeunes filles à marier d'un village bengali, amies d'enfance unies dans une sorte de solidarité du malheur, chacune portant le fardeau de leurs familles, les cicatrices des blessures infligées par leur père et celles, à l'âme, de l'indifférence que leurs petits malheurs sèment autour d'elles. Or les résistances de l'une à accepter d'épouser le candidat choisi pour elle provoquent des tensions dans la communauté, et certains incidents banals donnent naissance aux pires rumeurs, propagées pour la plupart par des hommes de mauvaise foi. Pour sauver leur honneur et proclamer leur indépendance, les femmes devront aller jusqu'au bout d'elles-mêmes.

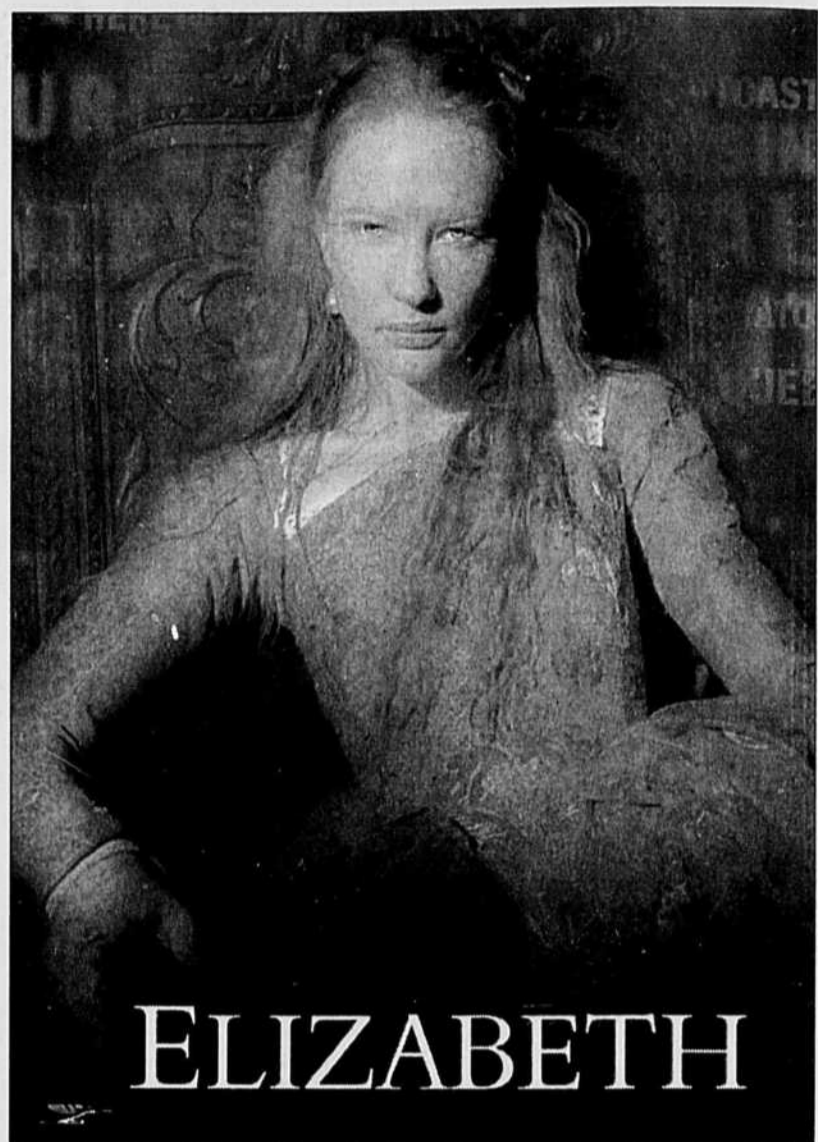
Sous sa surface naïve et bucolique, ce mélodrame à plusieurs voix est une critique sévère et sans appel de la condition féminine en Inde, critique alimentée par une poignée de personnages masculins, bêtes, oisifs et entêtés, qui s'accrochent à des principes an-

ELIZABETH

★ ★ ★ 1/2

Depuis quelques années, quelques cinéastes originaires de l'Inde se sont taillés une place au soleil en Occident. C'est le cas de Mira Nair (*Salaam Bombay!*), de Deepa Mehta (*Camilla*) et aussi de Shashi Kapoor, un cinéaste formé en Grande-Bretagne, à qui on doit *La Reine des bandits*, un premier film remarqué, et ce magnifique *Elizabeth*, qui s'est frayé un chemin jusqu'aux Oscars, sans toutefois récolter le prix qu'il méritait le plus, celui de la meilleure actrice pour Cate Blanchett, fascinante et bouleversante dans le rôle de la Reine vierge, catapultée sur le trône où elle devra rivaliser d'astuces pour empêcher que les conflits qui opposent catholiques et protestants ne se transforment en massacres. Elle le fera au prix de son amour pour un jeune lord (Joseph Fiennes), mais aussi au prix de son innocence.

Le scénario rassemble les épisodes feuilletonnesques de cette histoire romancée, pour en faire une sorte de ballet virtuose sur le conflit entre le pouvoir et le cœur, le don et l'abandon, la prudence et l'innocence. Une superbe galerie de personnages secondaires (dont celui de Geoffrey Rush, en conseiller de la reine) tisse une toile grouillante d'intrigues et de



ELIZABETH

jeux de coulisses, dynamisée par la réalisation virevoltante et moderne de Kapoor, dont la signature singulière apporte un vent de fraîcheur à un cinéma britannique qui se cherche de nouveaux noms.

FORAITS DISPONIBLES

FTA

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

DU 20 MAI AU 6 JUIN 1999
8^e ÉDITION

CANADA
THE TRIAL OF KICKING BEAR
Mato Ska Productions
Une histoire vraie d'extinction d'un peuple, occultée par l'Histoire.
Du 20 au 23 mai
Monument-National

QUÉBEC
LES BACCHANTES
Pigeons International
Une célébration des bacchantes sans Bacchus.
Du 20 au 23 mai
Usine C

MALINA
Sibyllines
Autobiographie imaginaire d'Ingeborg Bachmann, poétesse contemporaine au destin tragique.
Du 21 au 25 mai et du 30 mai au 2 juin
Espace La Veillée

FRANCE
POUR UN OUI OU POUR UN NON
Théâtre national de la Colline
Compagnie Jacques Lassalle, Pour Mémoire
Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.
Un petit miracle sarrautien. Un régal d'intelligence et d'humour.
Du 21 au 25 mai
Monument-National

LA FERME DU GARET
Théâtre du Maraudeur et ses coproducteurs
Voyage dans la mémoire du reporter photographe Raymond Depardon.
Du 23 au 26 mai
Théâtre Denise-Pelletier

ARGENTINE
MÁQUINA HAMLET
El Periférico de Objetos
Conspiration scénique sur les aberrations de l'Histoire.
Du 26 au 29 mai
Usine C
En espagnol avec surtitres français et anglais

ÉTATS-UNIS
HOUSE/LIGHTS
The Wooster Group
Sorte de bordel virtuel équipé pour détourner les sens.
Du 27 au 31 mai
Espace G0

SUISSE
NOCES DE SANG
Teatro Malandro
Comédie de Genève
Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.
Transe festive, carnaval baroque.
Du 28 au 31 mai
Monument-National

QUÉBEC
RÈVES
Théâtre 0 Parleur
La toute dernière création de Wajdi Mouawad.
Du 2 au 6 juin
Agora de la danse

LES ARTS du Maurier

QUÉBEC
IWOUSKEA ET TAWISKARON
Ondinnok
Inspiré du mythe de la création du monde huron-iroquois.
Du 1^{er} au 5 juin
Monument-National

CANADA
INSOMNIA
da da kamera
Un théâtre du nerf.
Du 3 au 6 juin
Espace libre

BELGIQUE
IETS OP BACH
Les Ballets C. de la B./ Ensemble Explorations
Beauté violente, sensuelle, d'une tendresse infinie.
Du 3 au 6 juin
Monument-National

La Nouvelle Scène

QUÉBEC
LA RACOURCIE
Théâtre Les gens d'en bas
Du 25 au 28 mai
Théâtre d'Aujourd'hui

LE MAHABHARATA
Compagnie des Indes Occidentales
Du 26 au 29 mai
Maison de la culture Frontenac

PITIÉ POUR LES VIEILLES CHIENNES SALES
Le Groupe PVCS
Du 27 au 30 mai
Espace libre

HUMAN COLLISION/ ATOMIC REACTION
The Other Theatre
Du 27 au 30 mai
Théâtre La Chapelle

QUÉBEC / ONTARIO
EN FRANÇAIS COMME EN ANGLAIS, IT'S EASY TO CRITICIZE
«PME»
Du 28 au 31 mai
Maison de la culture Frontenac

QUÉBEC
LE SOLDAT DE BOIS
Théâtre de la Récidive
Du 31 mai au 3 juin
Théâtre d'Aujourd'hui

LES 4 RONDS SONT ALLUMÉS, CHANSONS PARODISIAQUES
Productions Nathalie Derome
Du 31 mai au 3 juin
La Licorne

AUSTRALIE
THE URBAN DREAM CAPSULE
Du 21 mai au 4 juin
Vitrines de la Saie

billetterie
Articulée
(514) 871-2224

1 800 361-4595
ADMISSION.COM

1514 790-1245
1 800 361-4595

INFO-FESTIVAL
(514) 871-2224
www.fta.qc.ca

La Presse

DUROCHER MILLIARDAIRE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE ROBERT GRAVEL

AVEC VIOLETTE CHAUVEAU, CLAUDE LAROCHE, JACQUES L'HEUREUX, DIDIER LUCIEN, ALEXIS MARTIN, LUC PROULX, LUC SENAY, GUYLAINE TREMBLAY.

DU 20 AVRIL AU 15 MAI RÉSERVATIONS 866-8668

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

SEAN CONNERY CATHERINE ZETA-JONES

LE PIÈGE EST EN PLACE

TRAQUENARD

VERSION FRANÇAISE DE «ENTRAPMENT»

A L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	LASALLE (Place)	LES CINÉMAS GUZZO	LES CINÉMAS GUZZO
PONT-VIAU 16	TASCHEREAU 18	LANGELIER 8	PARADIS
ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	LONGUEUIL (Place)	LAVAL (Carrefour)
GALERIES SPHYACINTHE	CARRÉFOUR DORION	BOUCHERVILLE	CHATEAUGUAY ENCORE
ST-JEAN	PLAZA REPENTIGNY	CHATEAUGUAY ENCORE	CARRÉFOUR DU NORD
LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	ST-BASILE	VALLEYFIELD	SON DIGITAL
ATWATER	ÉGYPTIEN	LASALLE (Place)	LACORDAIRE 11
TASCHEREAU 18	VERSAILLES	CÔTE-DES-NEIGES	CAVENDISH (Mall)
DES SOURCES 10	LAVAL (Galerie)	ST-BRUNO	ST-EUSTACHE
FAMOUS PLAYERS	DORVAL	STE-ADELE	CHATEAUGUAY

PATRAQUE

LES PAPAS

Dans le cadre de la **Semaine de la Communauté française de Belgique** (Wallonie-Bruxelles)

La Maison Théâtre présente

PATRAQUE

Une création du **Tof Théâtre (Bruxelles)**

Scénario : Caroline Bergeron et Alain Moreau
Musique : Max Vandervorst
Régie, son et lumière : Dimitri Joukovsky

du 28 avril au 4 mai 1999

et

LES PAPAS

Une coproduction du **Théâtre de Quartier (Montréal)** et du **Théâtre de Galafonie (Bruxelles)**

Texte : Jean Debeffe, Louis-Dominique Lavigne et Didier de Neck
Costumes et accessoires : Natacha Belova
Éclairages : Guy Carboneille
Direction technique : Diane Fortin
Régie : Jean Desmarais et Richard Larouche

du 6 au 9 mai 1999

la Maison théâtre

Billets en vente (514) 288-7211

245, rue Ontario Est
Metro Barri-UOAM
Metro Sherbrooke

514 790-1245
1 800 361-4595

ALCAN
Hydro-Québec
BANQUE NATIONALE
LE DEVOIR
TVR

LES ARTS
THÉÂTRE

U comme dans Zurbains

Le Théâtre Le Clou lance à Montréal le troisième volet de sa série de contes urbains

Du théâtre pour adolescents, c'est évidemment ce que fait Le Clou, qui est maintenant la seule compagnie entièrement et uniquement vouée à la création pour cette tranche d'âge. Dur...

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Un clou devrait en chasser un autre. Même que le Théâtre Le Clou aimerait se laisser bousculer par la concurrence. Être stimulé par des compagnies plus jeunes, plus folles. Mais voilà, Le Clou est maintenant la seule troupe québécoise à se consacrer exclusivement à la création de spectacles pour adolescents. Le public adulte ne sait plus où donner de l'abonnement. Les enfants de moins de douze ans ont même leur TNM rien qu'à eux, avec La Maison Théâtre. Les damoiseaux fatoués et bodypercés, eux, les demoiselles à grosses semelles, elles, ne peuvent avoir que Le Clou en tête.

«Je trouve ça un peu paniquant que la compagnie se retrouve seule, toute seule: ce n'est tout simplement pas sain de ne pas pouvoir bénéficier de l'effet stimulant que procure de la concurrence», dit franchement Benoît Vermeulen, comédien, cofondateur de ce théâtre, maintenant unique en son genre. Il établit lui-même la liste des compagnies tombées au cours des dernières années, du Sang Neuf qui se consacre maintenant aux adultes au Petit à Petit qui s'est sabordé l'an dernier. Dynamo Théâtre de Québec et le Parminou de Victoriaville font bien encore de petites incartades vers la belle jeune tranche d'âge de temps à autre, mais Le Bluff, basé à la Ma-

son des arts de Laval, n'a pas tourné depuis deux ans.

L'hécatombe peut en partie s'expliquer par les compressions budgétaires en éducation: les écoles ont moins d'argent en général et donc moins d'argent en particulier pour la culture et les loisirs. «La cabane à sucre et le théâtre se disputent les maigres dollars qui restent», dit le directeur artistique. Une représentation offerte à 500 ou 600 élèves ne coûte que 1250 \$ et pourtant, Le Clou tourne de moins en moins au Québec et de plus en plus à l'extérieur, souvent pour y donner 40 % de ses représentations. «Il n'y a pas que les questions budgétaires, il y a tout un système qui ne favorise pas la culture, poursuit Vermeulen. Dans certaines écoles, le professeur lui-même n'a jamais vu de théâtre. Il faudrait aussi éduquer les professeurs...»

Pour et par les ados

Au moins, la compagnie jouit encore du même succès que le reste du théâtre pour la jeunesse, avec plus de 75 représentations par année et plusieurs spectacles qui ont largement dépassé la barre magique des cent représentations. Le nouveau bébé, *Les Zurbains III*, sera à l'affiche de la salle Fred-Barry, dans l'est de Montréal, du 4 au 14 mai, en matinées scolaires. Le grand public pourra aussi goûter à la chose le mercredi 5 et le jeudi 13 mai, à 20h30.

Comme les deux spectacles précédents, *Les Zurbains III* proposent des contes pour adolescents inspirés de la célèbre mais défunte série de *Contes urbains* du Théâtre Urbi et Orbi. Cette troisième mouture comprend encore des contes écrits par

des ados, pour les ados. Et comme le veut et même l'exige le «concept» des *Contes urbains*, le metteur en scène laisse la place à la parole, portée par des comédiens. Les Zurb, c'est simple, mais en même temps c'est tout le charme du théâtre en concentré pur jus.

Un concours d'écriture a été lancé à l'automne dans quelques écoles secondaires de la région montréalaise. Une centaine de contes ont germé et une vingtaine de bleus du clavier ont

La cabane à sucre et le théâtre se disputent les maigres dollars des écoles

été sélectionnés pour un stage de polissage de textes, un «week-end d'encadrement dramaturgique». Finalement, quatre contes d'auteurs adolescents ont été retenus (de Marie-Claude Verdier, Gabrielle Jacob-Roy et Lawrence Ko, Geneviève Fortin et Simon Perrotte). Ils seront joints à un texte original de la performeuse Nathalie Derome et à un autre de Reynald Robinson, Masque 1998 du texte original pour *La Salle des loisirs*.

Un portrait de l'intérieur

Benoît Vermeulen, qui met en scène le tout, juge que ce large portrait de l'intérieur a révélé encore une fois à quel point les jeunes aiment le drame, le leur. La centaine de contes auraient confirmé le cliché de l'ado torturé, abandonné, mal aimé, mal compris. Beaucoup de textes traitaient du suicide. *Les Souffrances du jeune Werther* font encore des petits. «Mais ce résultat est aussi lié aux enjeux dramatiques du conte, qui demande de la tension», dit le comédien, lui-même excellent dans des rôles de jeunes.

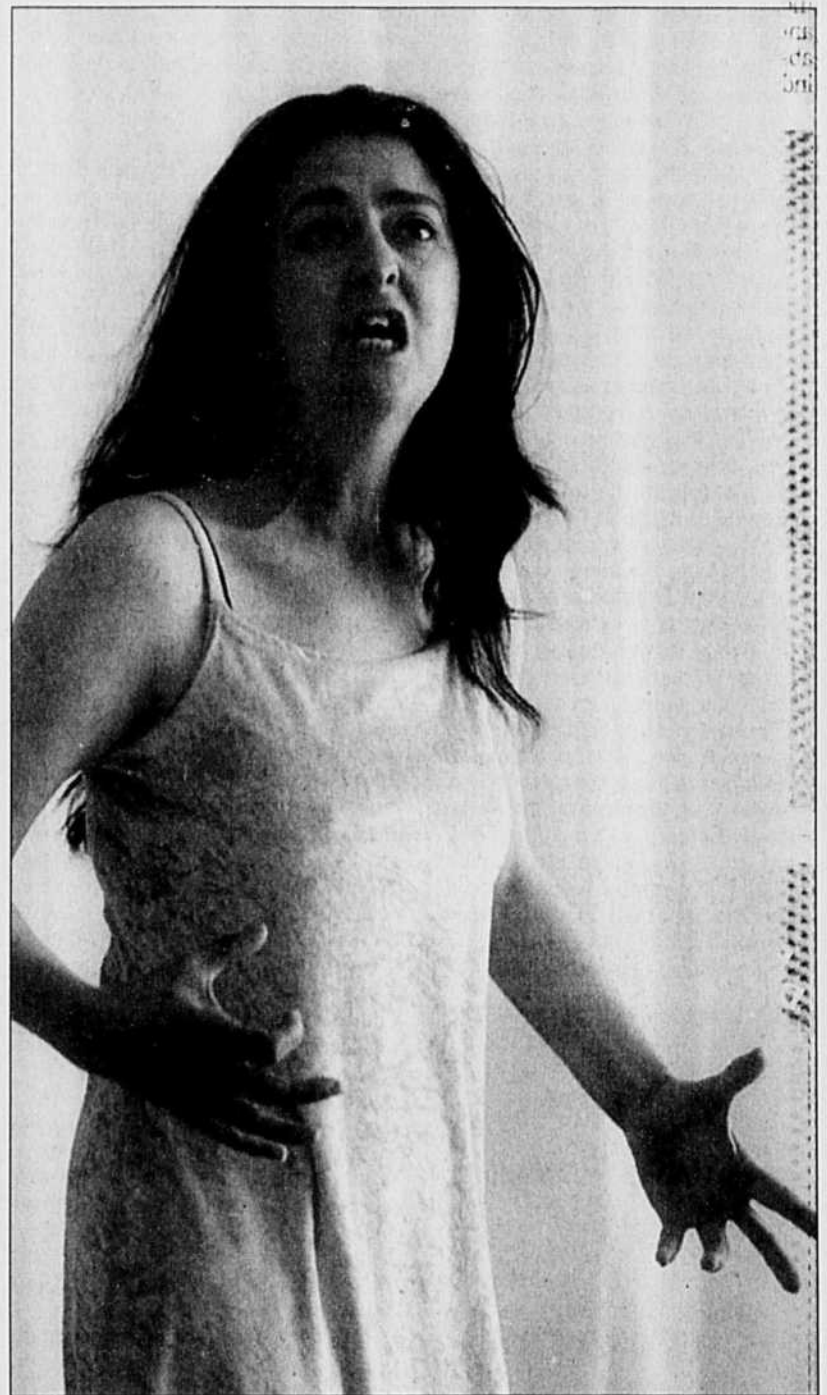
Il souligne aussi immédiatement que les quatre textes de jeunes finalement retenus offrent un bon éventail de genres et de thèmes: *Paradise.com* (Verdier) parle d'un amour virtuel; *Être grand, mode d'emploi* (Jacob-Roy) traite du mal aimé de l'école, un *jack* de 6 pieds 6 pouces; *Voyage au Club Med* (Fortin) parle

des hauts et des bas d'une jeune squeegee; *Étapes de résolution d'un problème* (Perrotte) raconte l'angoisse créée par une grossesse non désirée en utilisant la musique comme personnage. «Avec ces quatre auteurs, on obtient une vision très très large de l'adolescence, dit le metteur en scène. Ça prouve encore que les jeunes en général, ça n'existe pas. Il y a plusieurs réalités adolescentes, comme les vieux ne se résument pas à une seule situation.»

La compagnie du Clou et ses membres vieillissent tandis que le public cible se renouvelle perpétuellement. Le «processus de création» des Zurbains a permis de «garder le contact», comme le dit encore Vermeulen. «Il ne faut pas que le théâtre pour ados parle uniquement des ados. En même temps, il ne faut pas entretenir un rapport condescendant avec leur monde. Les cent textes nous ont offert un panorama de l'adolescence qui va nous servir ailleurs, pour d'autres shows.»

Lui-même a atteint la mi-trentaine. Mais il juge que les préoccupations des jeunes qui n'auront même pas 18 ans en l'an 2000 ne sont pas si éloignées de celles qui hantaient sa propre jeunesse. Marilyn Manson a remplacé The Cure, le pantalon cargo éclipsé le Levis 501, n'empêche, au fond, l'adolescence demeure un temps charnière de recherche identitaire. «Il y a comme une boule au fond de chaque adolescent, une source d'angoisse, plus ou moins étendue, mais en même temps la pulsion adolescente est quelque chose de merveilleux.»

Cela dit, le directeur artistique répète son plaidoyer contre le monopole malsain: il souhaite surtout que les jeunes Québécois continuent d'avoir accès au théâtre de création, et pas seulement à celui que propose Le Clou, et pas seulement au théâtre de répertoire, comme celui qu'offre le TDP. «Je trouve ça important que les ados voient du Molière, mais je crois que rien ne peut remplacer le choc d'une pièce de son temps, audacieuse par la forme et le fond.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Lucie-Paul Hus fait partie de la distribution des *Zurbains III*, le nouveau spectacle du théâtre Le Clou.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Maxime Denommée

Abonnement 1999-2000 Venez vous voir ! (514) 282-3900

théâtre d'ici théâtre de maintenant

Théâtre d'Aujourd'hui

Willy Protagoras enfermé dans les toilettes
de Wajdi Mouawad
Théâtre Ô Parleur

24 poses (portraits)
de Serge Boucher
Mise en scène René Richard Cyr
LES ARTS du Maurier

Jacynthe, de Laval
de René Gingras
Mise en scène Yves Desgagnés
CENTRE NATIONAL DES ARTS NATIONAL ARTS CENTRE
BANQUE CIBC

Les Vieux ne courent pas les rues
de Jean-Pierre Boucher
Mise en scène André Brassard
BANQUE NATIONALE

Exils
de Philippe Soldevila, Robert Bellefeuille et Marcia Babineau
Théâtre de la Vieille 17
théâtre l'Escaouette
Théâtre Sortie de Secours

Avec 46 artistes sur scène: Marcel Aymar, Catherine Bégin, Sylvain Bélanger, Robert Bellefeuille, Éric Bernier, Valérie Blais, David Boutin, Manon Brunelle, Ginette Chevalier, Marthe Choquette, Pierre Collin, Pascal Contamine, Patrice Coquerneau, Louison Danis, Nadia Drouin, Hugo Dubé, Chantal Dumoulin, Michel Forget, Claude Gai, Denis Gravereaux, Maude Guérin, Stéphane Jacques, Philippe Lambert, Steve Laplante, Annie LaRoche, France LaRoche, Denis Lavalou, Anne-Catherine Lebeau, Marc Legault, Roger Léger, Macha Limonchik, Diane Losier, Didier Lucien, Monique Mercure, Miro, Wajdi Mouawad, Mireille Naggar, Hugueste Olligny, Gilles Pelletier, Marc-André Piché, Adèle Reinhardt, Anka Rouleau, Éloi Savoie, Catherine Ségnat, Janine Sutto, Guylaine Tremblay.

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
Alexis MARTIN

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE
Daniel BRIÈRE

AVEC
Robin AUBERT
Gary BOUDREAU
Daniel BRIÈRE
Gaston CARON
Éric FORGET
Tania LAFRANCE
Miro
Catherine PROULX-LEMAY

SCÉNOGRAPHIE
Jean BARD

COSTUMES
Claire GEOFFRON

ÉCLAIRAGE
Stéphane MONGEAU

MUSIQUE
Benoît CHAREST

RÉGIE
Colette DROUIN

DIRECTION TECHNIQUE
Christian GAGNON

UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre Expérimental

RÉVOLUTIONS

DERNIÈRE SEMAINE!

DU 6 AVRIL AU 8 MAI

1945 Fullum espace libre
métro Frontenac
RÉSERVATIONS: 521-4191

LE DEVOIR

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

Saison 1999-2000

La théâtre traverse les siècles au temps présent

FRED BARRY
Théâtre du temps neuf

Les Laurentides

Rimbaud, l'homme aux semelles de vent

Laguna Beach

Je suis un saumon

Ushuaia

Code 99

Les Enrobantes

Hosanna

Une veillée chez le Maréchal-Ferron

L'Homme assis suivi de Comme des chaises

Les Zurbains, série IV

Tit-Coq
de Gratien Gélinas
Mise en scène: Michel Monty

Le menteur
de Pierre Corneille
Mise en scène: Martin Faucher

Crime et Châtiment
de Fiodor Dostoïevski
Mise en scène: Igor Ovadis
Une production d'Absoluthéâtre

Peines d'amour perdues
de William Shakespeare
Mise en scène: Manon Vallée

Abonnez-vous...

et épargnez de 25 % à 50 % sur le prix régulier!

Grand public	84 \$
Aïné	58 \$
Professeur	76 \$
Étudiant (temps plein)	53 \$
Sortez avec... votre ado!	112 \$ (2 pers.)

(514) 253-8974

Demandez notre brochure de saison ou visitez notre site Internet (www.denise-pelletier.qc.ca)

LES ARTS

INDUSTRIE

À la recherche de Raymond Lévesque

SYLVAIN CORMIER

Le constat sera heureux cette semaine. Si l'industrie du disque tend à et là à m'exaspérer (et à m'essouffler), la course effrénée au succès de l'heure me laissant le plus souvent à la traîne, il y a parfois de saines pauses. Pas longues, remarquez, juste le temps de regarder se déposer la poussière dans le sillage des sillons fous. Parfois, donc, entre vingt éternités qui vous assurent que leur p'tit dernier va «exploser» dans les palmarès, il y a un ou deux types qui le prennent, le temps, et le ramènent des mille et un tours par seconde du disque compact au rythme encore visible à l'œil nu de l'ancêtre 45-tours de vinyle. Des gens qui choisissent de s'occuper tranquillement d'un grand ancrage pendant que tout le monde courtise le prochain p'tit dernier.

Ainsi ai-je été ravi par un récent courriel de Robert Thérien, coauteur du monumental *Dictionnaire de la musique populaire au Québec 1955-1992* (publié par l'Institut québécois de recherche sur la culture, en 1992), qui lançait un avis de recherche aux collectionneurs et gens de l'industrie. «Je travaille présentement à la confection d'une compilation de la carrière de Raymond Lévesque et je voudrais y inclure les trois 45-tours EP qu'il a faits à Paris entre 1955 et 1957. J'en ai un [Barclay 70002] et Raymond Lévesque en a un autre [Barclay 70001]. Il nous manque le Barclay 70014 [Notre-Dame de Paris, Monsieur Balzac, Petit chat petit chien,

La Vie, la chance et l'amour]. Si tu possèdes ce disque ou connais quelqu'un susceptible de l'avoir, ce serait un service à rendre à Raymond Lévesque pour qu'on puisse enfin lui faire une compilation vraiment représentative de sa carrière.»

Je ne l'avais pas, mais la quête fut néanmoins fructueuse: le Barclay 70014 retrouvé à pris sa place dans la compilation que la compagnie de disques Amberola parachève ces jours-ci, à paraître début mai. J'en parle parce que je n'ai pas souvent constaté une telle volonté d'exhaustivité chez les ponctionneurs de fonds de commerce de l'industrie. Auparavant, on rassemblait ce qui était à portée, on emballait et on écoulait, l'idée étant de gagner vite sans en faire trop. Les bons exemples de ces dernières années (chez DisQuébec et Fonovox, plus récemment chez Audiogram) ont élevé l'ordinaire au point où il apparaît maintenant normal qu'un historien de la chanson aussi ferré que Thérien soit associé aux projets d'envergure du patrimoine chansonnier.

Il n'y a qu'à lire la liste fournie par Thérien des trouvailles qui émaillent ce Raymond Lévesque pour s'en convaincre: on a vraiment fait consciencieusement les choses. «On y trouve les seize chansons de Paris, deux chansons enregistrées en spectacle Chez Bozo en 1959, le matériel Sélect enregistré en 1962, les principales chansons de l'album *London de 1971* et de celui de la SRC en 1972, celles de Chante pour les travailleurs en 1975 et du P'tit Québec de mon cœur en 1977, en plus de ses prestations aux Poèmes et chants de la Résistance (2 & 3) et à l'Automne Show (pour la United Aircraft). Il y a un livret de plus de 100 pages, avec toutes les paroles des chansons (il y a 50 titres, mais certaines chansons, dont Quand les hommes vivront d'amour, sont reprises en diverses versions), une bio, la discographie complète, des photos choisies par Raymond Lévesque, qui a collaboré étroitement au projet. Un maudit beau disque (même si c'est moi qui le dis).»

Parole de passionné à prendre au pied de la lettre: voilà quelqu'un qui porte les espoirs des amateurs de chansons jusque dans les lieux où les disques se font. Imaginez: un pur fan parmi les commerçants. Il y en a d'autres, de moins en moins rares. Chaque compagnie de disques devrait avoir le sien.



ARCHIVES LE DEVOIR
Raymond Lévesque

DISQUES

Tom Waits récidive (heureusement!)

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Il dit avoir le style mais pas la grâce. Il dit avoir les vêtements mais pas de profil. Bien évidemment, il confie avoir le pain mais pas le beurre, le vent mais pas la fenêtre. Il a la petite maison mais pas l'acte de propriété. Il a aussi un saxo mais pas l'embout. Les cartes mais pas la chance. Il a la roue mais pas le véhicule. Ce n'est pas tout.

Il a le bateau mais pas le lac. Il a beaucoup d'autres choses mais il n'a jamais le tout. Il n'a jamais le tout, il n'a jamais accès au nirvana de la totale, parce qu'il n'a que des moitiés. Des demi-portions, des demi-émotions. S'il n'a pas le tout, il n'a pas le rien non plus. Que ce soit dans un sens comme dans l'autre, jamais il ne fricote avec l'absolu, même si c'est cela qu'il souhaite. Bref, il a soif d'absolu, mais ce qui relève du matériel, comme dirait l'autre, le savant d'idées qui salissent la tête, et ce qui va avec le contraire du matériel ne parvient pas à éteindre sa soif.

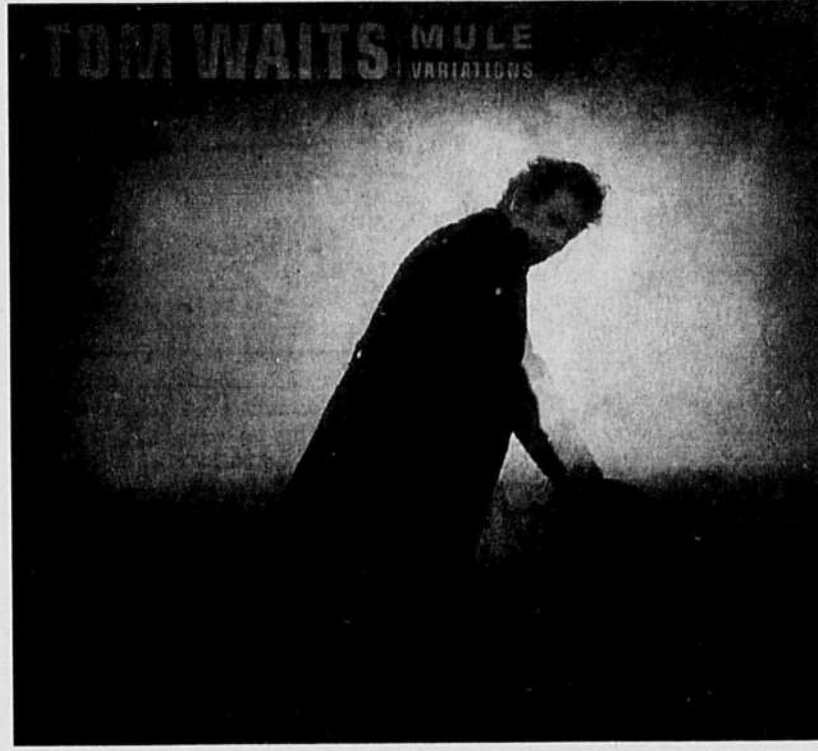
Alors, c'est forcé, on se dit: «Il doit être déprimé quelque chose de rare, comme une débenture de la Banque J. P. Morgan.» Mais non comme nenni! Il n'est pas déprimé du tout, parce qu'il est big au Japon. Grâce à l'Empire du soleil levant ou couche-tard, on ne sait plus, Tom Waits, contrairement à ce qu'il laisse entendre, n'est pas déprimé.

Il n'a pas pour autant la joie triomphante. Il est dans un entre-deux comme il sied d'être lorsqu'on est le saint patron des losers magnifiques et des anges de la désolation. En deux mots comme en mille, Tom Waits nous revient ces jours-ci dans une forme, l'artistique s'entend, splendide.

Vrombissement rythmique

Bon. Dans les entrevues qu'il a accordées à des magazines des vieux pays, il a beau affirmer et répéter qu'il ne boit plus sans qu'on lui ait rien demandé, sa voix, et juste sa voix pour l'instant, fait mouche: entendre un mot chanté, un mot dit, entendre cette voix aussi éraillée qu'une peau de crocodile, c'est entendre tous les maux mais aussi les rires des sans-grades.

On l'entend nous confier qu'il est big au Japon. Puis, en arrière comme au-devant, on entend un rythme plus qu'une mélodie ou une harmonie. On



est hypnotisé par quelque chose dont le badaboum a un je ne sais quoi d'aussi chaleureux et intense que... On ne sait pas trop comment dire.

On ne sait pas trop, mais on a tout de même entendu ce vrombissement rythmique de quatre minutes comme l'introduction de son meilleur album. Meilleur que *Small Change*, que *Blue Valentine*, meilleur que les autres, meilleur que toutes ces productions qui pourtant accompagnent beaucoup d'entre nous depuis des lunes parce que... parce que Tom Waits est ce raconteur d'histoires qu'on ne se lasse pas d'écouter même lorsqu'il se répète. On pourra chipoter, reste que *Mule Variations*, sur étiquette Epitaph, est une merveille. Pas comme dans une pure merveille, mais bien comme dans une merveille pleine des aspérités du monde.

Avec cet album, Waits se pose comme... comme quoi? Bonté divine! On ne sait pas trop. Peut-être qu'il se pose, sans s'imposer, comme un de ces troubadours des blues du quotidien que les États nous servent à tous les trente ans. Waits appartient à cette famille singulière au sein de laquelle se fréquentent Bob Dylan et Woody Guthrie, Mississippi John Hurt et Charles Mingus, Doctor John et John Zorn. Soit ceux qui ne font ni blues, ni jazz, ni ceci, ni cela, mais bien de la *voodoo music*.

La *voodoo music* de Waits, ce sont des poches en dessous des yeux et une fanfare, des maquereaux, des soupçons d'harmonica par Charlie Musselwhite, l'électricité acide de Marc Ri-

bot, c'est postmoderne, c'est les punks partis en goguette, c'est l'amour qui se chuchote sur un fond de valse déglinguée, c'est désespéré un coup, c'est drôle le coup suivant, c'est le beatnik qui ne veut pas qu'on sache qu'il est beatnik parce qu'il a la trouille qu'on lui parle ou le compare à l'autre, le Kerouac dit Jack Kerouac.

Lorsqu'on lui parle de Kerouac, histoire de nous mélanger les pinceaux, il avance le nom de Lee Marvin. C'est pas des blagues! Avec d'autres, ces amis Jim Jarmusch et John Lurie, il a formé un groupe baptisé The Sons of Lee Marvin. Pourquoi?

Au journaliste de *Libération*, il a confié: «C'est un groupe dont le rapport à Lee Marvin se veut métaphysique. Nous nous identifions à ce qu'il représentait sur le plan de l'indépendance d'esprit et nous nous efforçons de reproduire son côté farouchement individualiste. L'activité majeure de The Sons of Lee Marvin consiste donc à visionner des films de Lee Marvin.»

Après écoute des variations de la mule, la fiancée du mulet et non la pantoufle, après écoute de blues aussi poussiéreux qu'un chemin terreux plombé de soleil, après écoute de morceaux aussi énergisants que les nuits new-yorkaises, faudrait former l'amical de Tom Waits. Pour écouter ses disques? Évidemment!

Mais surtout pour découvrir et combattre tout ce qui favorise l'aliénation. Soit cette bestiole qui tue l'individualité. Qui perce cette individualité que chérit plus que jamais Tom Waits.

VITRINE
DU DISQUE

ECHO

Tom Petty & The Heartbreakers
Warner

En dehors de la musique de Tom Petty, rien n'existe. C'est comme dans les films de pègre. Mafia? Mano Negra? Connais pas. Ou alors comme dans *Le Temple du Soleil*, quand Tintin et Haddock font enquête auprès des Péruviens. L'Inca? No sea! Pour Tom Petty, c'est simple, il n'y a que du Tom Petty. Grunge? Connais pas. Techno? No se. Depuis 1976 qu'il tient le cap droit sur son rock de Gibraltar de guitares, le blondinet à tête dure n'en a à peu près jamais dévié, sinon par la bande psychédélique, le temps d'une escapade en solo, ou pour s'amuser avec ses idoles au sein des Traveling Wilburys. Depuis l'éponyme *Tom Petty & The Heartbreakers* jusqu'à ce tout neuf *Echo*, ses dix albums avec les fidèles Heartbreakers (de quoi remplir les six disques du coffret *Playback* paru en 1995) sont pour ainsi dire interchangeables. Et presque tous bons.

La palette de couleurs de Petty et de son groupe de copains floridiens est précisément définie: les Byrds première époque, du Dylan électrique période *Blonde On Blonde*, du pop britannique millésimé 1964-67, un fond de rock sudiste du début des années 70 (Allman Brothers, Lynyrd Skynyrd), quelques traces des contemporains (Springsteen, Graham Parker, R.E.M.). On sait presque à l'avance où les chansons iront, on connaît très bien le ton un peu lancinant et nasal du Tom. La notion même de progrès, de changement, semble exclue du dictionnaire des Heartbreakers. Et pourtant, pourtant, rien ne s'étirole, rien ne s'affadit: chaque nouveau disque apporte un lot toujours conséquent de chansons fortes aux refrains mémorables et frais.

Jugez-en par cet *Echo* bien-nommé en cela qu'il résonne en parfait écho à tous les autres disques du groupe. Vous aimez *Free Fallin'*? Vous aimez *Free Girl Now*. Vous goûtiez le parfait pop rock d'*American Girl* ou *You Got Lucky*? Impossible de ne pas s'enticher pareillement de *Counting On You* ou de *Acused Of Love*. Vous baigniez d'aise en écoutant *Learning To Fly*? Vous clapoterez tout au long de la chanson-titre, ballade imparable.

A mon sens, Petty est l'un des rares pop-rockeurs traditionnels à avoir compris et accepté les limites du genre: au lieu de se perdre en mille fusions stériles, de s'épivarder du côté du jazz ou de l'opéra en simulacre d'évolution, il frappe tout bonnement son clou du mieux qu'il peut. Il bâtit des maisons aux fondations solides, avec les meilleurs matériaux, faisant à la fois preuve de bon goût et de bon sens. Et on achète parce qu'il fait toujours bon habiter chez Tom Petty.

Sylvain Cormier

EN COLLABORATION AVEC

BANQUE NATIONALE Inter-Canadin

théâtre du rideau vert

Le Tintamarre

ANTONINE MAILLET

MISE EN SCÈNE:
GUILLERMO DE ANDREA

Du 20 avril au 15 mai 1999

VIOLA LÉGER
JANINE SUTTO
EDITH BUTLER
DENISE BOUCHARD
DIANE LOSIER
LUC LEBLANC
PHILIPPE BEAULIEU
STÉPHAN CÔTÉ

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: ROXANNE HENRY
DÉCORS: YVAN GAUDIN
COSTUMES: FRANÇOIS BARBEAU
ÉCLAIRAGES: SONOYO NISHIKAWA
CONCEPTION SONORE: EDITH BUTLER
ACCESSOIRES: JEAN-MARIE GUAY

RÉSERVATIONS: (514) 844-1793

www.rideauvert.qc.ca

SERVICE DE GARDERIE

LE SAMEDI ET LE DIMANCHE

EN MATINÉE, SUR RÉSERVATION

SEULEMENT.

Gouvernement du Québec
Bureau du Québec
dans les Provinces atlantiques

PUBLICIS BCP

Omni

La Presse

TVR

SPEXEL

Supplémentaire
le 16 mai à 15 h

20 au 24 MAI

INTERNATIONAL
FESTIVAL
MUSIQUE
ACTUELLE
VICTORIAVILLE

JEUDI 20 mai 22H00

FATIMA MIRANDA
«DIAPASSION»

VENDREDI 21 mai 20H00

MILFORD GRAVES
JOHN ZORN

SAMEDI 22 mai 20H00

IVA BITTOVÁ
VLADIMIR VÁCLAVEK

DIMANCHE 23 mai 22H00

PETER BRÖTZMANN
TENTET

LUNDI 24 mai 20H30

CHRISTIAN MARCLAY
THURSTON MOORE
LEE RANALDO

INFORMATIONS, PASSEPORTS & FORFAIT
Tél: 819-752-7912 Fax: 819-758-4370
fimav@cdcbf.qc.ca
www.cdcbf.qc.ca/FIMAV

Québec



BOURBONITIS BLUES

Alejandro Escovedo
Bloodshot

Nous étions combien? Dix? Vingt, selon le gars saoul qui voyait double? Nous n'étions certainement pas nombreux au Café Campus ce soir de juin 1996. Assurément, Alejandro Escovedo avait vu d'autres salles vides avant celle-là. C'est à force de jouer devant personne qu'on écrit *I Was Drunk on Pissed Off 2 AM*. Le show, son tout premier en ville, fut néanmoins brillant et intense. Deux pleines heures de country-folk-rock texan avec du punk dans les semelles, du genre qui n'atteint presque jamais nos contrées. Belle occasion ratée: un autre *singer-songwriter* sudiste qui ne reviendrait plus, avais-je conclu. J'avais tort. Dure, la couenne. Pas démonté, le gars rempile deux ans plus tard, ce samedi au même Café Campus, ramené par les bonnes gens de Billy Bob Productions. Il y aura un nouvel album en vente à l'entrée. Enfin, pas exactement nouveau: *Bourbonitis Blues* contient à peine trois nouvelles chansons originales, plus des refontes et quelques reprises d'autrui (*Amsterdam* de John Cale, le *California Blues* de Jimmy Rodgers, le *Palé Blue Eyes* de Lou Reed). Simple disque de transition, offert en attendant la prochaine cuvée de matériel neuf, l'objet n'est pas moins désirable, surtout pour ceux qui, comme moi, découvrent ce magnifique pendant sur le tard (il a six albums au curriculum). Tristesse imbuivable, amours à sens unique, impasses, déchéance, cet univers de paumés vaut bien les *mea-culpa* de notre Kevin Parent: «*And we don't see him anymore. He's lost his way now that's for sure. (Guilty)*». De grâce, ne le ratez pas deux fois.

S. C.

VOIR PAGE B 9: VITRINE

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

VITRINE

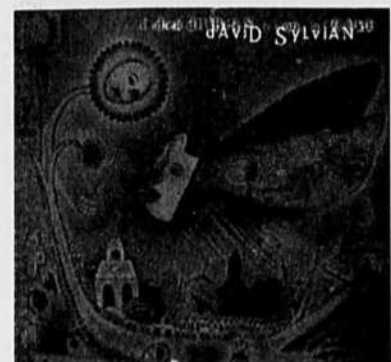
DEAD BEES ON A CAKE
David Sylvian
(Virgin/EMI)

Autrefois leader du groupe néo-romantique Japan, David Sylvian n'avait pas livré de disque solo depuis le magnifique et méditatif *Gone to Earth*, en 1989. Les amateurs de cet esprit planant et de cette voix ultra-lyrique avaient bien eu quelques collaborations à se mettre sous la dent, au fil de cette décennie, mais comme soliste, Sylvian mettait du temps à sortir de sa forêt créative.

Dead Bees on a Cake, visiblement créé sur une période relativement prolongée, semble l'occasion pour l'artiste de faire le tour de son jardin. Sur Godman, on se croirait facilement à l'époque Japan, par les étranges structures rythmiques et la façon dont la voix se place sur les vagues sonores. Sur Thaleim, on entend Kenny Wheeler pousser un solo de flugelhorn qui reprend exactement celui d'une pièce précédente, *After the Bullfight*, sur *Gone to Earth*. Et il y a aussi ce défilé de collaborateurs bien connus, comme Ryūichi Sakamoto, les guitaristes Marc Ribot et Bill Frisell, ou ces échantillonnages de John Cage, du Mahavishnu Orchestra ou de John Lee Hooker. L'élément plus neuf, c'est peut-être l'élan plus prononcé vers la sphère spirituelle, marquée chez Sylvian par les philosophies orientales.

Pour la variété, *Dead Bees on a Cake* se porte fort bien, le parcours ne manque pas de relief. Pour la cohérence de l'ensemble — cette cohérence qui donnait justement son souffle et son merveilleux climat à *Gone to Earth* — on repassera. Mais il y a suffisamment de beaux moments sur l'album (entre autres *I Surrender*, ballade que Sylvian sait, comme toujours, arrêter juste en-deçà du sirupeux) pour que l'on accueille ce retour avec plaisir.

Rémy Charest



HARD TO KILL

Weed
(Netwerk)

Vous prenez un couple de jeunes Roumains transplantés à Toronto puis à Vancouver après avoir appris la musique en Suisse, vous leur mettez de l'équipement électronique entre les mains. Qu'est-ce que ça donne? Weed, un ensemble atypique de rythmes et de climats qui a de quoi faire dresser l'oreille. Sur leur premier album, *Hard to Kill*, les éléments plus planants côtoient le sombre et le dur, les chansons succèdent aux pièces «expérimentales». Dan et Christina Handrabur réussissent à produire ici un ensemble musical distinctif, aux tonalités personnelles et à l'expressivité assez forte. Nombreux sont ceux qui s'acharnent, en cette fin de machinosenaire, à faire parler et chanter les machines. Ceux qui, comme Weed, réussissent à imprimer une personnalité à ces sonorités mécaniques sont plus rares.

R. C.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

MANOURY - 60° PARALLÈLE

Philippe Manoury: *60° Parallèle*, opéra sur un livret de Michel Deutsch conçu avec la collaboration scénographique de Pierre Strosser. Rudy Link: Donald Maxwell (baryton); Wim Kosowitch: Jean-Philippe Courtis (basse); Anja Hedwig Fassbender (mezzo-soprano); Maria: Rie Hamada (soprano); le docteur Wittkop: Ian Thompson (ténor); une hôtesse de l'air: Marie-Thérèse Keller (mezzo-soprano); l'homme au transistor: Jean-Marc Salzmann (baryton); un passager: Paul Gay (baryton-basse); une petite fille: Magdalena Wiedenhof; voix dans le haut-parleur: Julie Vulliez et Elizabeth Corber; voix d'enfants: Alexandre Caussé et Camille d'Ollone. Orchestre de Paris. Dir.: David Robertson. Boîtier de deux disques. Durée totale: 88 minutes. 48. Naxos 8.554249-50

Que peut-il se passer dans un aéroport nordique, situé quelque part (ou, on ne le saura jamais trop) sur le mythique 60° parallèle, alors qu'un avion est cloué au sol par une tempête de neige à la hauteur de nos fantasmes arctiques et que ses passagers tuent le temps dans une salle d'attente? C'est le sujet de cet opéra écrit et composé par le librettiste Michel Deutsch et le compositeur Philippe Manoury.

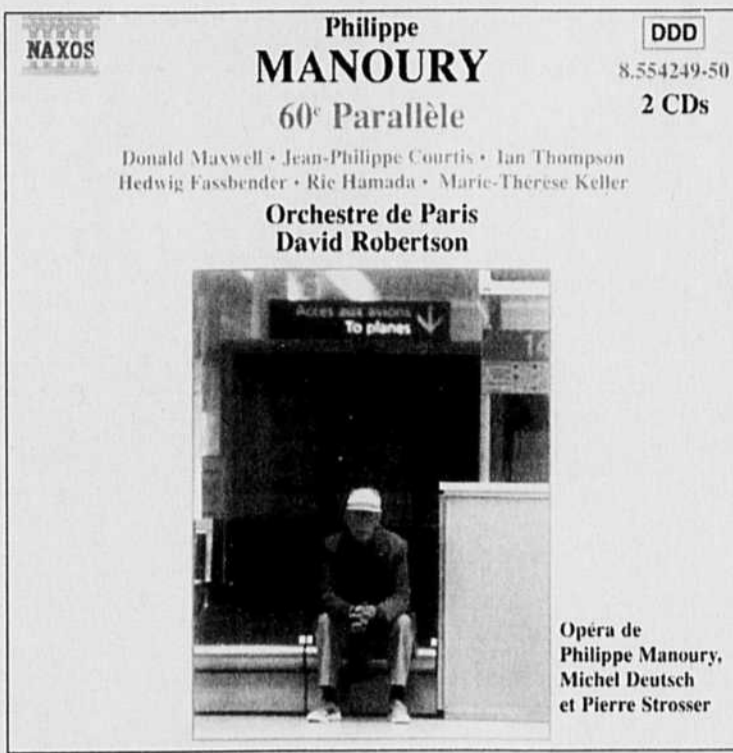
Le 60° parallèle, là où commencent le Groenland, les Territoires du Nord-Ouest et le récent Nunavut, l'Alaska; là où la plaine et le plateau de Sibérie deviennent si invivables que même un héros de la trempe de Michel Strogoff avait cru y mourir; où la Finlande et la Norvège, la Laponie, sont implacablement obligées de recourir au transport aérien pour quelque communication rapide que ce soit; la latitude de l'Islande isolée dont l'aéroport de Reykjavik sert à tant de transit aérien.

L'aérogare de l'opéra est bien à la mesure du lieu, un endroit — inconnu et innommé — où toute communication entre les personnages semble impossible, chacun étant enfermé dans sa géographie intérieure.

Guère d'action, donc; deux meurtres, un aveu d'amour, une tempête qui ne se fait pas oublier, des rêves, des maux, de la vengeance et du désespoir. Dans ce cas, la musique exprime non pas la description des choses, elle traduit le climat psychologique des personnages, souvent sans transition. Suite d'états instantanés sur fond de tempête qui fait parfois irruption comme seul dénominateur commun à tous les acteurs.

Avec son opéra, Philippe Manoury nous fait directement entrer non seulement dans le cœur de «l'action», mais encore plus dans tout ce qu'une esthétique française a trouvé de meilleur depuis la mi-siècle. L'influence de Debussy est patente dans les climats sonores et le plaisir des sonorités en fines textures transparentes; celle de Ravel aussi dans la sensualité harmonique et la capacité à créer des zones où l'écoute tout entière se base sur un son, attendu comme repère (le

Un opéra ancré dans la tradition, ouvert sur l'avenir



compositeur cite même *La Valse*); tout comme celle de Boulez et de la célèbre 4X développée à l'IRCAM, ses carillons à la *Répons* et les objets de vocabulaire (comme certains tics de syntaxe) tirés de l'intégration de la musique de synthèse conjuguée à celle plus spécifiquement instrumentale.

Du déjà entendu? Loin de là. Ceux qui pensent encore qu'une pièce comme *Le Vampire* et *le Nymphomane* est un grand accomplissement auront à bien déchanter en écoutant l'œuvre accomplie de Philippe Manoury. Malgré ce qui paraît encore aujourd'hui «complexe» pour un certain type de public, ce compositeur arrive à trouver les justes moyens pour que son opéra passe la rampe.

Sa maîtrise des ressorts dramatiques est efficace — et là-dessus, il faut aussi complimenter la prose résolument ordinaire de Michel Deutsch: son livret ciselé campe rapidement les situations et fournit une structure forte à la musique. Le fait que *60° Parallèle* soit une œuvre longuement mûrie, fruit d'une étroite collaboration entre un musicien (qui en a semé le germe), un écrivain et un homme de théâtre (Pierre Strosser, qui en a assuré la création au Théâtre du Châtelet à Paris), n'est pas étranger au succès de l'œuvre. Le grand Luciano Berio — ironie patente: un Italien — lui-même a toujours admis qu'il fallait aujourd'hui que le musicien se fasse complice des gens de scène pour écrire un opéra tant le théâtre a des exigences autres que celles de la musique «actuelle» dans lesquelles le compositeur peut se perdre.

Un échafaudage caractérisé

Qu'entend-on au juste? D'abord, de

la musique principalement d'atmosphère, qui rappelle un peu naïvement les bruits aéroportuaires et le souffle d'un violent noroisi. Se greffent là-dessus des plages rythmiques, harmoniques et mélodiques variées et caractéristiques. En fin connaisseur d'opéra, Philippe Manoury crée des zones où domine le groupe instrumental, tel type d'harmonie, ou encore fera un usage obsessif et obsédant d'un rythme. La magie des mélanges des sons synthétiques avec l'orchestre est alors d'une virtuosité qui rappelle bien *Répons*, qui montre que la leçon a été apprise. Sans se hisser au génie de son prédécesseur, Manoury fait quand même mieux que toute une ribambelle d'épigones «ircamiennes». Il ne copie pas: il use à sa guise des possibilités incluses dans le réservoir du solfège contemporain.

Le langage instrumental et synthétique est donc résolument «moderne», un adjectif qui déjà peut rendre le fait d'envisager l'œuvre rébarbatif à un certain public. C'est ici qu'opère le grand talent de dramaturge musical de Manoury.

Premièrement, dans l'écriture vocale. Afin de ne pas suturer l'oreille et, aussi, de témoigner de la monotonie étouffante bien compréhensible de la situation, la voix est traitée avec une économie d'intervalle qui, si elle surprend en «détonnant» du contexte sonore, s'impose rapidement comme étant la seule manière d'avoir pu achever cette partition. On comprend chaque mot, sauf peut-être quand l'accent des chanteurs est trop prononcé. Je pense ici tout spécialement à Donald Maxwell dans le rôle menaçant de Rudy Link, où l'on peine un peu à saisir

les mots; pourtant, même cela se justifie: on est en présence d'un étrange étranger — espion, trafiquant, on ne le sait trop — qui va, dès le lever de rideau, commettre le premier meurtre. Ciselage du livret: c'est lui qui sera tué quatre-vingt-huit minutes plus tard quand l'opéra se terminera.

Ce genre d'écriture vocale peut s'analyser comme issu de la concision de Berg et du naturel de Debussy. De premier, il n'y a cependant pas toute la brûlante hystérie de *Wozzeck*, mais on reconnaît le même souffle dans l'usage des divers registres vocaux; les contextes dramatiques et sociologiques sont autres. Le chant d'opéra se moule aussi infiniment à la ductilité de la langue, comme dans *Pelléas*. Sur une partition orchestrale exigeante, on retrouve donc, en parfaite harmonie, une ligne vocale plus «préhensible». La difficulté majeure de l'art de l'opéra aujourd'hui est ainsi habilement résolue sans anicroche gênante pour le sens artistique ni «conflit de genre».

Mélange de genres

Autre phénomène qui fait bien passer la pilule, c'est le retour d'une certaine périodicité métrique dans une langue musicale qui s'est souvent fait fort de l'éviter. Ce que certains ont pu juger comme «retour en arrière» est en fait un grand bond en avant. On ne parle pas ici de «musique pure» mais bel et bien de musique de théâtre.

La périodicité perceptible et sensible est donc nécessaire pour saisir le déroulement psychologique temporel. On ne peut pas susciter l'illusion d'un temps fixe, sur lequel s'égrènerent les secondes autrement. Manoury joue donc de l'efficacité dramatique de cet outil sans pour autant toujours y souscrire. À l'exemple de Berg, encore, il n'hésite pas à «salir» des esthétiques diverses — voire divergentes — par leur combinatoire impure pour arriver ainsi à faire du vrai. Un peu comme s'il trouvait la boue baudelaire pour en pétrir de l'or.

Dans cette histoire sans but, un peu tordue, ce ne sont donc pas les personnages qui sont importants. On s'intéresse avec fascination à un portrait de tranches de société, de la mondaine à l'interlope, sans lien ni transition. Comme si on imaginait la vie d'inconnus qu'on croise sur la rue ou en la

compagnie de qui on s'embarque pour Miami (cela semble être ultimement le but de ce voyage apparemment commencé à Paris).

Connaitre un peu de l'actualité franco-parisienne est un tantinet nécessaire pour saisir la nature de certaines scènes, notamment cette peur panique du colis abandonné dans le terminal. Somme toute, cela demeure assez secondaire, quoique notable.

Malgré les maigres réserves précédentes, la distribution, sans être composée de grandes voix, est toute faite de très bons chanteurs. Un mention spéciale au ténor de caractère Ian Thompson dans le rôle de l'universitaire obsédé par la conférence qu'il doit donner sur les deux cents mœurs du cerveau d'Einstein qu'il doit livrer. Ici, la parodie s'inspire de Beckmesser. Autre référence, à Berg encore, l'amour que porte secrètement Anja à son amie Maria (Lulu et Geschwitz)... la liste des références, voules, imaginées ou fortuites, est longue et montre à quel point *60° Parallèle* s'inscrit en droite ligne dans la tradition européenne d'opéra du XX^e siècle, une tradition qui, après avoir perdu de son souffle, semble commencer à le retrouver.

L'enregistrement Naxos a été réalisé sur le vif (vous serez gratifié des bravos comme des huées à la fin de l'écoute) avec une perfection technique tout à fait exceptionnelle. On perçoit tout des mouvements scéniques du son enregistré, avec une perspective et un relief si puissants que ce qui souventes fois n'est que gadget prend ici une importance capitale dans l'unité de l'opéra. Si vous êtes parfois sceptique face à l'utilisation de l'électronique et de la voix, la technologie actuelle utilisée ainsi (en temps réel) va vous persuader (réellement) de son absolue nécessité pour ouvrir de nouvelles voies à l'imagination.

Cette publication Naxos apporte donc deux belles joies: la surprise d'entendre ce qu'on attendait depuis longtemps sans l'avoir encore jamais découvert et la confirmation que, oui, tant qu'il y aura de vrais artistes créateurs, l'opéra aura toujours un avenir. Je me permets de souligner que, comme *60° Parallèle* est publié sous étiquette Naxos, cet enregistrement de deux disques ne coûte vraiment vraiment pas cher.

Société Pro Musica
50^e SAISON
Série «Émeraude»
YULI TUROVSKY, violoncelle
Salle Pollack, 555, rue Sherbrooke Ouest
Lundi, 3 mai 1999, 20h
«Trois petits tours», de Tortelier
Sonate pour violoncelle seul, op. 8, de Kodaly
«Le Conte du bouffon qui a roulé sept autres bouffons», extrait de la Suite du ballet «Bouffon» (Chout), de Prokofiev
Sonate pour violoncelle et piano, de Chostakovitch
Billets: 25 \$, 20 \$, 12 \$ (étudiants), taxes incluses, redevances en sus
Billetterie Articulée: (514) 844-2172
en coproduction avec Radio-Canada, Chaîne culturelle FM

Britten Corelli
Bartók Liszt
Cousineau
Les Pollys
Violons
34^e saison
Le samedi 15 mai 1999
19h30
Pratt & Whitney Canada
En vente chez Archambault Musique, 500, rue Sainte-Catherine Est, 849-6201 (hors de service)
Par téléphone au 274-1736. À la porte, une heure avant le concert

Festival de musique de chambre de Montréal
Denis Brott, Fondateur & Directeur artistique
Une Célébration de la Musique et de la Danse
3 • 5 • 8 • 10 • 12 • 13 juin
Tous les concerts : 20 h
au Chalet de la Montagne
Au sommet du Mont Royal

3 juin
Sonate n° 3 pour cordes
Quatuor pour piano et cordes, op.13
Trio «Sonata», D.28
«Aimer, Boire et Manger»
«Kaiserwalzer»
«Roses du Sud»
(Le public sera invité à danser)
Rossini
Strauss
Schubert
Strauss
Sylvain Lafortune

5 juin
Quatuor pour piano et cordes, K.478
Suite de romances, op.127
Tango suite
Mozart
Schostakovitch
Piazzolla
Moshe Hammer

8 juin
Quintette pour cordes, K593
Chansons Cabaret
«Berceuse»
(Margie Gillis, chorégraphe «Première mondiale»)
Rhapsody in Blue
Mozart
Weill
Gershwin
Gershwin
Margie Gillis

10 juin
Partita en si mineur, BWV 1002
Oeuvre pour piano (quatre mains)
Dances hongroises (quatre mains)
Quintette pour cordes, op.111
Bach
Stravinsky
Brahms
Brahms
Eugene Drucker

12 juin
Chanson élégiaque, op.118
Trio «À l'Archiduc», op.97
Invitation à la danse, op.65
(Rachel Harris, chorégraphe «Première mondiale»)
Lieders
Oeuvres de concert pour violon et piano
Beethoven
Beethoven
Weber
Schubert
Kreisler
Catherine Robbin

13 juin
Per Che Tacete
Chansons perpétuelles
Chansons, op.91
Liebeslieder Walzer, op.52
(Chorégraphe Brydon Page)
Scarlatti
Chausson
Brahms
Brahms
Warren Jones

Informations et Bilets
(514) 489-7444 ou (514) 489-7710
fax : (514) 489-7711
Prix : Série 160\$, Adulte 32\$, Aîné 28\$ et Étudiant 15\$
À l'achat de 2 séries, le CD «Moments Magiques» vous sera offert.
www.chambermusique-mtl.org
e-mail : musiquemtl@aol.com
www.culturefinder.com

Ville de Montréal
ALCAN
SCENAS MUSICALES
CONSEIL DES ARTS
Imasco
The Gazette
TOURISME Montréal
INTERIUNCTION
LE DEVOIR
Lexus, voiture officielle du Festival

LES ARTS

D'où venons-nous? Que sommes-nous?

Les temps sont durs pour l'identité nationale et la schizophrénie existentielle nous guette, tapie dans l'ombre noire de notre inconscient collectif. Qui est Québécois et qui ne l'est pas? Je vous le demande un brin angoissée. Même Céline Dion, rejeton de Charlemagne, P. Q., rossignol d'une couvée innombrable, pure laine comme c'est pas permis, se voit montrée du doigt, accusée de trahison patriotique pour cause de succès bilingue loin du nid. La colombe a changé ses *tonnes* en volant et en roucoulant sur la planète. Et v'la son pedigree remis en question. Troublant, vous dis-je.

Cochez oui, cochez non devant la question suivante: Jacques Villeneuve, Galganov et Richler sont-ils de vrais Québécois? Vous trahirez d'office votre allégeance politique, sans résoudre la quadrature du cercle pour autant. On n'en sort pas.

Pour ajouter à la grande confusion semeuse d'émoi dans notre esprit, la notion des deux peuples fondateurs pique dangereusement du bec. Devenu suspect, ce concept-là de la souche bicéphale en notre ère de rectitude politique. On l'accuse de duopole et de manque d'ouverture à l'autre dans la grande marmite ethnique qui nous baigne désormais. Déjà que les autochtones l'avaient en travers de la gorge d'être les exclus du tandem officiel, recalés de la genèse canadienne... Au pilori du Bloc désormais, les deux peuples fondateurs. On les imagine déjà gommés des livres d'histoire du futur, comme sur ces photographies soviétiques où la silhouette de Trotski s'est transformée un jour, ni vu ni connu, en inoffensif escalier.

Dans cette course folle à une fuyante identité nationale, je n'ai fait ni un ni deux, j'ai couru interroger le passé pour éclairer ma lanterne en panne de courant existentiel. Après tout, l'Histoire, c'est du solide, du bétonné. La



Odile Tremblay

souche de la souche remplie de souvenirs à recycler et à brandir le cas échéant. Ce qu'il y a de bien d'ailleurs avec notre histoire, c'est le côté manichéen de l'affaire. D'un côté: les Anglo-gras et riches à la tête de toutes les entreprises dignes de ce nom. De l'autre: les Francos plus ou moins porteurs d'eau, conquis, floués, mais cramponnés à leur langue et à leur clocher, brebis dociles groupées autour de leur pasteur.

Le passé, ça rassure son Québécois, car la donne est simple: les vilains «*speak white*» et les victimes, pas du tout. Du moins, tel est le tableau qui se profile de notre côté de la lognette, car je crois comprendre que les Américains situaient le bourreau dans notre camp à nous. Mais ça, c'est une autre histoire.

Tout ça pour vous dire qu'en quête à mon tour de définition collective, j'ai interrogé nos racines de la fameuse souche en me plongeant cette semaine dans le passionnant ouvrage *Pays et mensonges*, sous-titré «*Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers*». Trente-quatre récits et comptes rendus de voyages en nos terres écrits surtout entre 1850 et 1960 ont été réunis par le géographe Luc Bureau et sortent tout chauds des éditions Boréal.

Qu'est-ce que j'espérais y trouver, au juste? Un reflet de nous-mêmes, il faut croire, ou une formule-choc capable de résumer le peuple québécois en deux coups de cuillère à pot dans la lampe d'Aladin d'une observation judicieuse.

«*D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?*», comme demandait Gauguin. Graves questions posées, paraît-il, ici plus souvent qu'ailleurs, submergés que nous sommes dans l'insécurité profonde qui est la nôtre. Rien de tel que de demander aux autres d'y répondre à notre place. C'est moins fatigant, d'abord, et ça fait des références «*objectives*» à émailler dans nos palabres sur la question. «*Etrangers à l'œil et à la plume aiguisés, vous qui foulez notre sol avant la crise d'identité qui nous étreint. Parlez. Dites-nous ce que nous fûmes pour mieux définir ce que nous sommes.*»

Dans *Pays et mensonges*, précisons que les auteurs et grosses légumes ayant écrit en leur temps sur le Québec ne sont pas les premiers venus: Rudyard Kipling, Henry James, André Breton, Charles Dickens, Alexis de Tocqueville, Mark Twain, H.P. Lovecraft, etc. Sans compter les Sarah Bernhardt, Arthur Conan Doyle et compagnie. Bref, des gros, des honorables, mais qui passaient souvent dans nos parages en coup de vent. Alors comprendre...

Quand même, grosso modo, pas très flatteur, le miroir qu'ils nous tendent, ces voyageurs d'antan égarés dans nos neiges. Du coup, on a moins envie de se mirer dans leur regard. Fol espoir: Et s'ils se trompaient?... Doute affreux: Et s'ils avaient raison?... «*Au Canada, pendant longtemps, les Anglais affectèrent de mépriser ce débris de population française, qu'ils n'avaient pu achever sur place*», résumait en un constat féroce Maurice Barrès en 1912. Débris, nous?

Et les visiteurs du passé de nous regarder à la façon d'entomologistes disséquant une sauterelle claudiquante. C'est qu'ils nous trouvent charmants et bons enfants, mais assez mal dégrossis en somme, maintenus dans la purée de pois par le clergé: «*L'Église catholique, fidèle à ses méthodes d'obscurcissement, use ici de sa toute puissante influence pour prévenir la diffusion de ce qui n'est pas littérature édifiante*», note en 1944 André Breton, décidément choqué par l'ignorance institutionnalisée qui fleurit chez nous. «*Les Canadiens-Français sont les humbles esclaves de leur clergé et de leur congrégation*, écrit Pierre de Coubertin cinquante ans plus tôt. *Leur littérature est en enfance, leur presse est incolore.*» Dur! N'en jetez plus!

Quant à Alexis de Tocqueville, après avoir entendu en 1831 une plaidoirie sans envol au Palais de justice de Québec, il affirme n'avoir jamais été plus convaincu en sortant de là que le plus grand et le plus irrémédiable malheur pour un peuple, c'est d'être conquis. Voilà qui nous fait une belle jambe.

Oh! Oh!, me dis-je, le passé c'est bien terrible, et l'œil posé sur lui par «*l'autre*» plus cruel encore. Rendez-nous les tourments existentiels du présent qui constituent du moins un aimable passe-temps à tricoter, une maille à l'en-droit, une maille à l'envers, à travers nos affres constitutionnelles chroniques. Refermant cet ouvrage au miroir troublant, j'ai remis résolument le pied dans l'aujourd'hui de la quête du «*soi*». Patauger en pleine marmite ethnique des composantes multiples, glisser sur la peau de banane de la rectitude politique qui tire à bout portant sur les deux peuples fondateurs, aborder sur le divan du psychanalyste en crise profonde d'identité collective: tout plutôt que de bêler comme avant. Non mais!

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE

Pouchkine mis en musique

Radio-Canada présentait le 10 avril, à *L'Opéra du samedi*, *La Dame de pique* de Tchaïkovski, œuvre inspirée d'Alexandre Pouchkine. La distribution du Metropolitan Opera incluait le baryton russe Dmitri Hvorotovsky, qui sera à Montréal pour la première fois la semaine prochaine. Il se produit mercredi au Monument-National, accompagné du pianiste Mikhaïl Arkadiev. Ce récital comprend, en première canadienne, *Petersbourg*, un poème vocal (Georgij Sviridov). Hvorotovsky chantera aussi les *Kindertotenlieder*, de G. Mahler, et quatre poèmes de Pouchkine mis en musique par Glinka.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Le romantisme d'Alexandre Pouchkine (1799-1837), dont on célèbre cette année le bicentenaire de la naissance, ne fait pas de doute. Il sait décrire le tourment de l'amour, les doutes qu'il suscite. Même si, le plus souvent chez Pouchkine, amour rime avec souffrance, une mélancolie propre aux nuits automnales s'y insinue. On retrouve aussi des textes de quasi-idolâtrie envers la femme séduisante, aimée ou imaginée. Maintes fois contrariée, la passion risque d'engendrer des amours impossibles.

Dans *Les Tziganes*, l'amoureux trompé assassine son rival. Il est chassé, sans bien comprendre qu'amour et contraintes ne vont pas de pair chez les Tziganes. Ironiquement, Pouchkine mourra à 37 ans des suites d'un duel, lui qui avait voulu faire taire les rumeurs sur les liaisons présumées de sa séduisante femme, Natalia Gontcharova.

Amour, cynisme et duperie se conjuguent encore chez Pouchkine. Ainsi, dans *La Dame de pique*, l'officier Hermann est à ce point calculateur qu'il feint de s'intéresser à Lisa pour mieux tenir l'accès à la comtesse et au secret sur les cartes. Tchaïkovski a voulu corriger les traits les plus odieux d'Hermann, le transformant en amant du jeu autant que de Lisa. Pouchkine s'était pourtant évertué à nous présenter un «*héros*» sans états d'âme, nous tenant en suspens avant de rendre Hermann fou. Tchaïkovski a choisi, lui, une fin par suicide.

Pouchkine ne se cantonne pas aux seuls flirts et mondanités dont son époque regorge. Dans *Boris Godounov*, par exemple, les remords prennent l'avant-scène; le tsar avoue avoir rêvé, treize ans durant, d'enfant assassiné — on le soupçonne d'avoir tué un héritier, Dmitri, dont un imposteur (Gritchka) veut usurper l'identité. Pouchkine, qui se dit «*exilé volontaire*» du fait de deux bannissements décrétés par le tsar, n'a jamais voilé son intérêt pour l'histoire de Pougatchov, cosaque rebelle sous le règne de Catherine II; il publiera cette *Histoire de Pougatchov* en 1833.

La faveur du public

L'important est de noter que des dix opéras que nous a donnés Tchaïkovski, ce sont les deux titres inspirés d'œuvres de Pouchkine qui ont la faveur du public: *La Dame de pique* et *Eugène Onéguine*. Ce dernier livret était au départ un roman en vers, considéré comme l'assise des lettres modernes en Russie.

Qualité d'écriture de l'écrivain, excellence de l'orchestration et de la mélodie, qui dit mieux?

Pouchkine a à peine vingt ans lorsqu'il publie son *Rouslan et Ludmilla* dont Glinka tirera un opéra-féerie en 1842. On connaît aussi le retentissement de *Boris Godounov*, opéra de Moussorgski qui puise dans une pièce que Pouchkine faisait paraître l'année même où éclatait la révolte, durement réprimée,

des décembristes, en 1825; il y eut 161 inculpés, dont cinq furent pendus. *Boris Godounov* mettra tout de même du temps à connaître sa première londonienne, en 1931; l'opéra tiendra souvent l'affiche au Covent Garden par la suite.

Deux des succès d'opéra de Rimski-Korsakov ont aussi leur source chez Pouchkine: *Le Tsar Saltan* et *Le Coq d'or* que Pouchkine aurait sans doute jugé par moments déviés de son intention originelle. Ce qui s'applique aussi, toutes proportions gardées, aux œuvres cinématographiques misant sur le talent de Pouchkine tout en prenant des libertés avec le message propre à ce Russe qui, adolescent, condamnait le servage — aboli seulement en 1861 — et qui sut pourfendre le côté infatué de la caste qui dominait Saint-Petersbourg.

Lundi dernier, le musicien Richard Turp traitait à la chapelle historique du Bon-Pasteur du lien entre Pouchkine et l'art vocal. Il y insista sur l'impossibilité de goûter Pouchkine autrement que dans la langue d'origine, ce qui fait passablement d'exclus! Mais Richard Turp rejoint par moments les craintes d'un Georges Haldas sur l'incapacité des Européens et des Occidentaux à bien saisir l'essence de la langue russe, celle de Pouchkine leur apparaissant, dans certains passages, triviale — des tra-

ductions parues en France ont même omis des détails que l'on jugeait sans portée véritable.

On doit à Georges Haldas une anthologie en 12 volumes: *De Pouchkine à Gorki*, parue en 1966 aux éditions Rencontre (Lausanne). Il y est mentionné qu'*Eugène Onéguine* est comme «*un diamant reflétant les mille aspects de la vie russe*», ce qui expliquerait sa pérennité. On y voit à l'œuvre des Russes qui acceptent leurs ambiguïtés, voire leur dualité, qui oscillent fréquemment entre ambitions, froids calculs et attitudes serviles. Haldas souligne que Pouchkine, polyglotte curieux d'économie et de culture, a commis un essai sur *Mozart et Salieri*.

Tout au long de la sélection d'airs qu'il nous présentait lundi dernier, Richard Turp a mis à contribution sa discothèque.

Son choix, comme animateur de la Société musicale André Turp (nom de son père, vedette lyrique), allait de *Rêves*, d'Anton Rubinstein, à César Cui, dont le *Je vous ai aimé* était interprété par Irina Arkhipova.

Sur un disque réalisé dans l'URSS de 1943, le baryton André Ivanov interprète *Zéphyr de la nuit*, du compositeur et disciple de Glinka, Alexandre Dargomyjski — les paroles sont de Pouchkine.

Mais il y eut aussi, dans le florilège de mélodies remontant aux écrits de Pouchkine, les quatre airs que composa Chostakovitch en 1937, au nombre desquels *Renaissance*. La moitié de cette sélection de Turp s'alimentait aux œuvres de Tchaïkovski et de Rimski-Korsakov.

Il y a chez Pouchkine un magnétisme qui a porté des musiciens comme Prokofiev, Shapourin, Shelabine et Liadov à composer sur des thèmes inspirés de cet écrivain que l'on place parmi les sommets de la littérature mondiale.

Et pourtant, Pouchkine — c'est là sans doute sa force — sait se faire d'une banalité désarmante. «*On jouait chez Naroumov, lieutenant aux gardes à cheval*»: ainsi débute *La Dame de pique*, où il nous sert pourtant un luxe de détails, à la Balzac, qui retiennent lecteurs et auditeurs.



Un des autoportraits de Pouchkine

ARCHIVES LE DEVOIR

GRANDE PREMIÈRE À MONTRÉAL!
L'Opéra «fantastique» de HANDEL, version concert
ALCINA
dans le rôle titre, la soprano Monique Pagé
ainsi que les solistes:

Hélène Fortin	dans le rôle de	Morgana
Paula Rockwell		Ruggiero
Renée Lapointe		Bradamante
Hugues St-Gelais		Oronte
Simon Fournier		Melisso
Chantal Lambert		Oberto

6 et 7 mai 1999, 19h30
Information: (514) 272-7714

Grâce au soutien de:

ORCHESTRE BAROQUE DE MONTRÉAL
Joël Thiffault, Directeur artistique

Pour le même homme qu'elles aiment, l'une crée l'illusion de la beauté, l'autre doit camoufler la sienne...
Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
308, boulevard Saint-Jacques, Montréal
☎ Rue Saint-Jacques / ☎ Barré-UGAM
Billets: 887-6019 / Admissions: 796-1285
Stationnement intérieur

N.B.
À LA
CHAÎNE CULTURELLE DE RADIO-CANADA
www.radio-canada.ca

PAYSAGES LITTÉRAIRES
propose une série de quatre émissions consacrées à une lecture croisée des œuvres de **Gaston Miron** et de **Witold Gombrowicz**.
2 mai: Entretien avec Gaston Miron.
9 mai: Portrait de Witold Gombrowicz.
16 et 23 mai: *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron et *Journal* de Witold Gombrowicz.
Une émission de Stéphane Lépine
Dimanche à 16 h

CHITARRA 98 :
Festival international de luth et guitare à **RADIO-CONCERTS**.
3 mai: Alvaro Pierri et I Musici de Montréal, dirigé par Yuli Turovsky.
Abel Carlevaro et le Santa Fe Guitar Quartet.
4 mai: Sergio et Odair Assad.
Aliexy Vianna (2^e prix du concours de la Guitar Foundation of America).
6 mai: David Russel.
Denis Azagabic (1^{er} prix du concours de la Guitar Foundation of America).
Anim. François Davoine
Réal. Geneviève Sarda
Lundi, mardi et jeudi à 20 h

CORDES DU FUTUR :
Festival qui réunit les meilleurs quatuors à cordes canadiens et internationaux.
À TOUT POUR LA MUSIQUE en direct du Musée des beaux-arts à Ottawa, Catherine Perrin rencontre des musiciens et le musicologue Marc Vignal.
Anim. Catherine Perrin
Réal. Michèle Patry
Mercredi à 10 h 30

À RADIO-CONCERTS, on pourra entendre le Quatuor Molinari, avec la soprano Nathalie Paulin, et le Quatuor Arditti avec la soprano Sandra Stringer.
Anim. Mario Paquet
Réal. André Massicotte
Mercredi à 20 h

95,3 LAMÈQUE • 98,3 MONCTON • 101,9 ALLARDVILLE • 101,5 RIMOUSKI • 100,9 CHICOUTIMI • 95,3 QUÉBEC • 90,7 ESTRIE • 104,3 MAURICIE-CENTRE DU QUÉBEC • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 90,3 TORONTO